



Parc amazonien
de Guyane
Parc national



AROUMANS

RESSOURCE ET USAGES DES AMÉRINDIENS DU SUD DE LA GUYANE

Guianensis

Les Carnets du Parc amazonien de Guyane

A PROPOS DES AUTEURS

Damien Davy

Coordinateur de cet ouvrage collectif, il est ethnologue au CNRS Guyane et directeur de l'Observatoire Hommes-Milieus Oyapock. Spécialiste de la vannerie et des cultures matérielles des peuples de Guyane, il s'intéresse particulièrement aux usages que les Amérindiens font de la nature. Depuis près de quinze ans, il travaille avec les populations amérindiennes de Guyane. Ses travaux portent sur l'ethnobotanique, l'ethnozoologie et les problématiques territoriales contemporaines des Amérindiens de l'Oyapock.

Les savants et vanniers amérindiens du sud de la Guyane

Ce livre est le fruit d'une collaboration étroite entre Damien Davy et de nombreux savants des sociétés teko, wayana et wayäpi de Guyane française, dont, pour certains, les savoir et savoir-faire sont reconnus dans toute la Guyane. Il s'agit de Joachim Panapuy, Arthur Monnerville †, Joseph Chanel, André Suitman, Jean Monpera, Roger Civette, Yalali Panapuy, Jean-Baptiste Bréteau, Saki Renaud, André Zidok, Paul Zidok, Paul Lassouka †, Raymond Yapok †, Jacky Pawey, Hubert Walaku, Jocelyn Kawilili, Moysini, Thomas Palasisi, Laurent Pilauku, Alamtso, Tasikale Alupki, Anakalemi Tempuwale, Makuwe, Yamo, Barbo, Siksili, Alatalipo, Mimisiku, Soko Alupki, Tuti Apina, Ilipi, Mataliwa Kuliyaaman, Sikina Sonopi, Keisu, Aiku Alemin, Panapasi, Kuliempè †, Kutaka †, Tapinkili Anaïman, Bertrand Alouman, Georges Yapock †, Max et André Wilapile, Robert Yawalou, André Yawalou, Ferdinand Kuyuli, Olympe Samani.

EDITEUR

Parc amazonien de Guyane (PAG)

DIRECTEURS DE PUBLICATION

Claude Suzanon (Président du Conseil d'administration du PAG)
Gilles Kleitz (Directeur de l'Etablissement)

COORDINATION ET CONCEPTION

Service Patrimoines naturels & culturels
Service Communication

COMITÉ DE RÉDACTION

Guillaume Feuillet, Raphaëlle Rinaldo,
Bertrand Goguillon, Fanny Rives, Matthieu Descombes

RELECTEURS

Gilles Kleitz, Jean-Maurice Montoute, Stéphanie Bouillaguet,
Bertrand Goguillon, Raphaëlle Rinaldo.

CONCEPTION GRAPHIQUE & MISE EN PAGE

Géraldine Jaffrelot

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Jody Amiet, p.22, 27, 28, 29
Jonathan Benamou, p.60, 64, 65
Aurélien Brusini, p.9, 37, 70
Damien Davy, p.19, 25, 26, 32, 38, 41, 54, 64
Laurence Duprat (PAG), p.24, 26, 27, 36
Marie Fleury, p.32, 36, 58
Henri Griffit, p.38, 39, 48
J.-M. Hurault, p.30, 40
Karl Joseph, p.35
Ronan Lietar, p. 33, 34, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 47, 50, 52, 53, 54
Guillaume Feuillet (PAG), p.17, 18, 31, 34, 43, 46, 56, 59
Ludovic Salomon (Biotope), p.69
Jean-Vincent Bertaud, p.32, 33

ILLUSTRATIONS

Laurence Billault (motifs de vanneries) p.44, 45
Jean-Jacques de Grandville, (illustrations palmiers) p.52, 53
Carole Pourcher (crayonnés noirs et blancs), p.2, 3, 11, 12, 14, 15, 18, 19, 20, 34, 38, 40, 42, 46, 47, 55, 62, 63
Géraldine Jaffrelot (PAG) (schémas aroumans), p.18, 19, 20, 21

CARTOGRAPHIE

Pauline Perbet

IMPRESSIION

Bialec

AROUMANS

RESSOURCE ET USAGES DES AMÉRINDIENS DU SUD DE LA GUYANE

Un ouvrage collectif coordonné et rédigé par Damien Davy, avec la participation des savants et vanniers teko, wayäpi, wayana de Guyane française

Joachim Panapuy, Arthur Monnerville †, Joseph Chanel, André Suitman, Jean Monpera, Roger Civette, Yalali Panapuy, Breteau Jean-Baptiste, Saki Renaud, André Zidok, Paul Zidok, Paul Lassouka †, Raymond Yapok †, Jacky Pawey, Hubert Walaku, Jocelyn Kawilili, Moysini, Thomas Palasisi, Laurent Pilauku, Bertrand Alouman, Georges Yapock †, Max et André Wilapile, Robert Yawalou, André Yawalou, Ferdinand Kuyuli, Olympe Samani Alamtso, Tasikale Alupki, Anakalemi Tempuwale, Makuwe, Yamo, Barbo, Siksili, Alatalipo, Mimisiku, Soko Alupki, Tuti Apina, Ilipi, Mataliwa Kuliyaaman, Sikina Sonopi, Keisu, Aiku Alemin, Panapasi, Kuliempè †, Kutaka †, Tapinkili Anaïman.



SOMMAIRE

- 05 EDITO du président et du directeur du Parc amazonien de Guyane
- 07 PRÉFACE de la présidente du conseil scientifique du Parc amazonien de Guyane



P.08

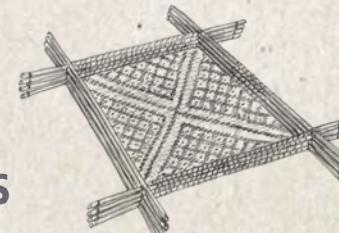
LES AROUMANS CHEZ LES AMÉRINDIENS DU SUD DE LA GUYANE

- 10 Dans la mythologie amérindienne
- 13 Histoire de l'origine de l'arouman iluwi
- 14 Les rites et les interdits
- 16 Les dénominations de l'arouman
- 17 Points de vue botaniques sur l'arouman
- 21 Des plantes amazoniennes



P.22

DES PLANTES & DES USAGES



- 24 De la plante au brin en 10 étapes
- 28 Le tressage, une activité identitaire masculine
- 29 **Portrait d'un artisan vannier**
- 30 Une production masculine pour un usage féminin
- 31 La transmission à la jeune génération
- 32 **La vannerie aluku et créole**
- 34 Les vanneries-outils & le manioc
- 40 D'autres usages des vanneries
- 43 **Des matériaux secondaires**
- 44 **Les motifs de vanneries**
- 46 Le rite du maraké : vanneries d'imposition
- 50 **D'autres plantes à tresser**
- 56 La vannerie & l'arouman aujourd'hui
- 58 La valorisation et la commercialisation de l'artisanat



Etude

P.60

CONNAÎTRE LA RESSOURCE, ACCOMPAGNER LES PRATIQUES

- 62 Le suivi de croissance des aroumans
- 68 Les résultats issues de l'étude
- 69 Les aroumans & la territorialité
- 72 En regardant plus loin
- 74 Bibliographie



EDITO

Le Sud de la Guyane française est un territoire extraordinaire. Il est trésor pour certains, enfer pour d'autres, et plus simplement lieu de vie pour beaucoup. Il est immensément ancien, mais avec un passé difficile à déchiffrer. Il est en devenir, mais avec des mutations culturelles, économiques et politiques que peu peuvent entrevoir. Il est une richesse naturelle et humaine inégalée sur un bout singulier de la République. Ses dynamiques contemporaines, fortes, échappent souvent aux cadres et analyses habituels. C'est finalement un radicalement autre. Et qui est pourtant au cœur de la Guyane.

C'est à cette terre si unique que *Guianensis*, la nouvelle collection (annuelle) du Parc amazonien de Guyane est dédiée. Pour la découvrir, pour échanger avec ses acteurs et réfléchir ensemble sur ses patrimoines, ses problématiques et son avenir, et pour proposer des solutions. C'est une revue qui croise les regards, entre les sciences, entre les acteurs, entre les cadres d'analyse. Elle n'exclut aucunement le débat, dès lors qu'il s'appuie sur la connaissance des réalités complexes de ce territoire.

Le premier numéro de la collection est consacré aux aroumans, végétal mythique, instrument à l'origine du Monde pour les habitants du Sud de la Guyane. En se rapprochant de cette plante, qui est ressource pour les artisans, nous découvrons les liens entre les mythes, la vie quotidienne, le rapport entre les femmes et les hommes, l'activité respectée de l'artisanat, la botanique, les patrimoines immatériels. Une ouverture est faite sur les problématiques de gestion de cette ressource et sur le rôle que peuvent jouer les acteurs extérieurs. Des résultats d'un travail scientifique novateur sont présentés.

La programmation des futurs numéros de *Guianensis* est examinée et arbitrée au sein du conseil scientifique du Parc amazonien de Guyane. Elle se veut d'abord accessible, suscitant curiosité, réflexion et souhait d'approfondissement. Nous espérons que cette formule vous plaira.

Bonne lecture !

Claude Suzanon
Président du conseil d'administration
du Parc amazonien de Guyane

Gilles Kleitz
Directeur
du Parc amazonien de Guyane

PRÉFACE

Ce premier numéro des *Carnets du Parc amazonien de Guyane* nous introduit au sein de la culture amérindienne à travers une plante, l'arouman (*Ischnosiphon spp.*), aux multiples usages et intérêts.

L'étude qui a été menée entre 2009 et 2011 par le Parc amazonien de Guyane et le CNRS, et coordonnée par Damien Dayv de l'Observatoire Hommes-Milieus de l'Oyapock – CNRS, sur l'arouman, a permis la quantification et la cartographie de cette plante. Elle souligne l'importance de la gestion durable d'une telle ressource, en tenant compte de sa capacité de renouvellement, et de son lien avec les territoires et les zones de droits d'usage collectives. Correspondant à la toute première étude réalisée par le Parc national, elle a permis de former les agents du parc à la méthode scientifique, en les impliquant directement dans les protocoles de recherche. C'est donc tout naturellement qu'elle trouve sa place dans ce premier Carnet du Parc amazonien.

Mais l'intérêt de cet ouvrage dépasse largement ces objectifs. En effet, la plante choisie pour cette étude a un rôle particulièrement important pour les habitants du Sud de la Guyane. De son rôle dans la symbolique à la place essentielle qu'elle tient dans la vie quotidienne, l'arouman montre bien le lien étroit tissé entre culture et nature par les peuples amérindiens. En effet, l'arouman, indispensable au tissage de la vannerie, permet de fabriquer de nombreux objets utiles pour transporter (katouri) et détoxifier le manioc amer (couleuvre), en filtrer la pulpe (tamis), poser différents objets (paniers) mais aussi utilisés pour des rites de passage, tel le maraké (*kunana*, coiffes...); autant d'éléments participant à la fois à la vie matérielle et culturelle des Amérindiens en forêt guyanaise.

Si certaines pratiques se perdent, des initiatives villageoises commencent à apparaître pour lutter contre la disparition de ces savoir-faire ancestraux. Nul doute que la publication d'ouvrages valorisant ces connaissances traditionnelles, tel ce Carnet du parc, contribueront à en stimuler la transmission vers les jeunes générations. En effet, au-delà de l'importance matérielle de cette activité, en va de l'identité culturelle des communautés, qui grâce à leur savoir-faire mettent en œuvre des connaissances sur la nature, mais aussi sur leur mythologie, et leur cosmologie.

Plante symbolique et utilitaire, l'arouman et l'activité qui y est liée, la vannerie, se situent à l'interface de la nature et de la Culture, place qu'occupe également d'une certaine manière le Parc amazonien de Guyane, par son double rôle de préservation de la nature et des cultures traditionnelles. Ce livret introduit donc, de manière remarquable, la série *Guianensis*, les *Carnets du Parc amazonien de Guyane*.

Marie Fleury
Présidente du Conseil scientifique
du Parc amazonien de Guyane

LES AROUMANS CHEZ LES AMÉRINDIENS DU SUD DE LA GUYANE

Les aroumans sont les plantes par excellence de la vannerie guyanaise. Chez les Amérindiens du sud de la Guyane (Teko, Wayãpi et Wayana-Apalai) ceux-ci tiennent une place importante dans leurs mythes. D'ailleurs l'humanité, d'après les Wayana, a été tressée par leur créateur avec des fibres d'arouman...

Plusieurs espèces botaniques constituent ce que l'on nomme arouman en Guyane. Elles appartiennent toutes au genre *Ischnosiphon* (famille des Marantacées), qui comprend environ trente espèces décrites, dont un peu moins d'une dizaine en Guyane française. L'espèce la plus couramment utilisée est l'arouman blanc (*Ischnosiphon obliquus*) qui marque par sa physionomie les abords des cours d'eau.



DANS LA MYTHOLOGIE AMÉRINDIENNE LES AROUMANS CRÉÈRENT L'HOMME

Dans l'univers des Amérindiens d'Amazonie, tout commence par un mythe. Que ce soit pour la lune, les constellations, les objets ou les plantes cultivées, il existe des mythes d'origine contant comment les phénomènes naturels furent créés et comment les ancêtres obtinrent les savoirs et les usages liés aux plantes et autres objets. Il n'est donc pas étonnant que le corpus mythologique des Amérindiens de Guyane possède de nombreuses références à ces plantes à vannerie, essentielles dans leur culture : les aroumans.

Ainsi, pour les Wayana, la vannerie existe depuis toujours. Après avoir fabriqué l'humanité en argile une première fois puis l'avoir détruite, le demiurge créateur Kuyuli tressa l'humanité et le monde avec des fibres d'arouman. Il est d'ailleurs surnommé le "tresseur". Les Wayana disent que c'est pour cette raison qu'ils sont mortels car comme la fibre d'arouman, "*l'homme se dessèche et meurt. Si Kuyuli nous avait fait de pierre, on serait immortel*". Et "*ce sont aujourd'hui les hommes, qui en tressant l'arouman, reproduisent la technique du créateur pour fabriquer le monde*".

De plus, d'après un mythe, Kuyuli créa également toutes les plantes comestibles (manioc amer, banane, canne à sucre, igname...) à partir de la transformation de deux morceaux d'arouman.

On mesure ici l'importance des aroumans chez ce peuple amérindien. Et si le thème classique de l'humanité fabriquée en terre cuite reste courant, il est par contre plus rare de rencontrer des peuples contant que leurs ancêtres ont été tressés avec des fibres végétales. Ainsi, pour les Wayana, leur condition humaine est intimement liée à l'arouman.

Chez les Teko, une espèce d'arouman est directement issue de la décomposition du corps d'un ancêtre. Ce personnage est mort à cause de la perte de son membre viril démesurément allongé au cours de péripéties cocasses. Mourant, l'homme demanda à être enterré et, sur son corps décomposé, poussa l'arouman qu'utilisent depuis les Teko. La tige de cette plante serait la métaphore de la masculinité de cette plante. En effet, dans toutes les cultures amérindiennes de Guyane, et même quasiment dans toute l'Amazonie, la vannerie est une activité masculine.





HISTOIRE DE L'ORIGINE DE L'AROUMAN ɬLUWɬ

Récit recueilli en français

auprès de Joseph Chanel le 20 octobre 2004

Un jour, un homme était parti à la chasse loin dans la forêt. Il se mit dans son hamac pour dormir lorsqu'il entendit le chant de la grenouille, « dju'i tchok, tchok, tchok ». Il l'entendit tous les soirs. En fait, cette grenouille était en train de piler dans un mortier en bois.

Le Teko cria : « arrête de m'empêcher de dormir et apporte-moi à boire de ce que tu as préparé ! »

La grenouille apporta, sous son hamac pendant son sommeil, une jarre pleine de cachiri de maïs.

Au réveil, il vit cette jarre et but ce bon cachiri.

La nuit suivante, la grenouille apporta une autre jarre.

La nuit d'après, intrigué, l'homme fit semblant de dormir. Il vit apparaître une jolie jeune fille avec une jarre de cachiri. Il lui demanda si c'était elle qui lui apportait le cachiri chaque nuit et elle répondit « oui ».

Il lui demanda de coucher avec lui. Elle lui répondit qu'elle devait auparavant demander à ses frères.

Mais l'homme, pressé, lui sauta dessus et la força.

La fille lui dit de l'avertir quand il aurait fini son affaire.

Mais tout d'un coup, la jeune femme se transforma en grenouille et sauta en l'air tout en ayant gardé le pénis de l'homme dans son vagin. En sautant la femme tira donc sur le pénis qui s'allongea démesurément. Puis la grenouille desserra son vagin, libérant le pénis de l'homme qui mesurait

dorénavant plusieurs mètres, et disparut. Le pénis de l'homme était long comme un serpent, il se l'enroula autour de la cuisse puis, au bout d'un moment, rentra dans son village.

Il se mit dans son hamac discrètement et y resta caché car il avait honte de ce pénis démesuré. Son sexe devint invisible et la nuit il allait visiter discrètement les vagins des filles qui dormaient dans leur hamac. Elles ne s'en rendaient pas compte.

Un jour, les femmes rentrées de l'abattis préparèrent la farine de manioc. Une femme était assise sur le bâton-levier qui sert à étirer la couleuvre à manioc⁽¹⁾ afin d'en extraire le jus toxique. Le pénis de l'homme vint comme un serpent entre les cuisses de la femme pour la pénétrer, mais celle-ci remarqua son stratagème et trancha d'un coup de couteau le membre géant.

Cela rendit l'homme très malade, il raconta son histoire et dit qu'il allait mourir. Il demanda qu'on l'enterre dans un endroit marécageux. Il s'assit sur un petit banc dans un marais et s'enfonça petit à petit. A chaque fois qu'un ami venait le voir, il était un peu plus enfoncé dans la terre marécageuse. Au bout de quinze jours, c'était des aroumans ɬluwi (*Ischnosiphon obliquus*) qui poussaient à sa place. Avant il n'y avait pas d'arouman. C'est depuis ce jour que les aroumans furent donnés aux Hommes.

(1) La couleuvre à manioc du récit était tressée en *pakolo* (*Ischnosiphon arouma*), qui était utilisé avant ɬluwi, mais en très petite quantité.

LES RITES & LES INTERDITS

Chez de nombreux groupes amérindiens d'Amazonie, faune et flore possèdent un esprit ou un maître qui agit comme intercesseur entre les humains et l'animal ou la plante.

Dans une autre version de ce mythe, le narrateur précise que ce sont les cheveux de l'homme enfoncé dans la boue qui engendrèrent l'arouman. Ainsi, pour les Teko, l'arouman né de la métamorphose de cet homme laisse à penser qu'*iluwitzat* (maître de l'arouman) est lui aussi lié à cet ancêtre.

Ces esprits de l'arouman revêtent différents aspects. Pour les Wayäpi, c'est la perdrix *ulu* (*Odontophorus guyanensis*) qui en est le gardien. *Ulu* est également le nom de l'arouman dans cette langue, créant une synonymie entre la plante et son esprit gardien.

Chez les Teko, l'esprit de l'arouman (*iluwitzat*) est puissant et a élu domicile dans la boue où pousse l'arouman. S'il la quitte, tous les aroumans mourront. Or, dans le mythe teko d'origine de l'arouman, c'est sur le corps d'un homme mort enfoncé dans la boue que le premier arouman pousse.

Des règles à respecter

L'arouman, protégé par un esprit, doit être récolté et transformé par les humains avec précaution. D'après un vannier teko, une « mauvaise main » peut faire fuir l'esprit de la boue : « *Il y a des hommes qui font mourir les aroumans quand ils les récoltent. Ils coupent les aroumans et après les autres iluwi meurent. C'est la main qui est mauvaise.* » De même, pour les Wayäpi, l'arouman doit être récolté de manière convenable au risque de ne pas repousser.

Les esprits gardiens de l'arouman doivent donc être respectés. Leur rôle implique des règles à observer si l'on veut se concéder leurs faveurs. Ainsi, pour toutes les ethnies amérindiennes de Guyane, on ne doit ni brûler les vanneries usagées, ni les déchets issus de la préparation des brins, sous peine de perdre toutes les connaissances acquises dans cet artisanat et de ne plus pouvoir tresser. Tous ces rebuts sont donc ramassés soigneusement et jetés pour les laisser se décomposer d'eux même. L'arouman, issu de la décomposition d'un ancêtre d'après les Teko, redevient matière qui retourne à la terre après avoir été transformé en objet domestique... De même, des prohibitions strictes sont à respecter lorsqu'un couple vient d'avoir un enfant, afin que le bébé, particulièrement vulnérable dans sa première année de vie, ne soit pas la proie des esprits de la forêt. Ce rite est largement observé en Amazonie. Par exemple, l'homme ne doit pas tresser l'arouman jusqu'à ce que le nouveau-né se déplace seul. Ou encore, si l'on tresse un ouvrage serré, l'enfant risque de graves maladies comme des retentions urinaires pouvant entraîner la mort.



La perdrix Ulu.

Par contre, l'interdit ne porte pas sur les vanneries tressées en fibres de palmier. Ainsi les Wayäpi et les Wayana peuvent, en toutes circonstances, tresser des katouri de chasse en palmes de wassaï ou bien des nattes à cassave en pinnules de comou. Et ces fibres peuvent occasionnellement être tressées par les femmes. On peut en déduire que ce n'est pas tant la vannerie en tant que telle qui est prohibée pendant la couvade ou bien qui est interdite aux femmes, mais plutôt le travail des fibres d'arouman. Les esprits gardiens veillent ainsi à ce que les hommes respectent la ressource en la récoltant et la travaillant suivant des règles, faisant de l'arouman une plante essentielle dans les cultures amérindiennes.

Une plante magique

Chez les Wayana, c'est grâce à l'esprit de l'arouman (*wama yasi*) que l'on peut apprendre en rêvant les motifs dont on décore les vanneries. Quand un enfant atteignait les 7-10 ans, son père lui pressait une pousse d'arouman au-dessus de l'œil par deux fois, faisant couler dans ses yeux le jus de la pousse nommé *wama ewu*, « œil de l'arouman ». En effet, pour les Wayana, c'est dans l'œil que se trouve le siège du savoir et cette pratique conférerait par la suite à l'enfant une meilleure maîtrise de la vannerie. Les Wayana considèrent qu'il existe un principe vital chez les végétaux : pour les arbres, il est nommé *itpë* et est susceptible d'agir sur les hommes. Ainsi, *wama yasi* est peut-être lié à ce principe vital habitant les arbres mais également l'arouman.

Les Wayana considèrent l'arouman comme une plante à pouvoir (*hemit*). Ainsi, l'espèce *I. puberulus* possède un usage magique. Certains racontent, qu'auparavant, leurs ancêtres mélangeaient des plantes magiques pour tuer leurs ennemis. *Wama imë* était l'une d'elles. D'ailleurs, un anthropologue décrit comment les esprits maléfiques *yolok* tirent sur les Wayana avec des petits arcs et des petites flèches, nommées *wama imë*, pour provoquer des maladies internes. Les Wayäpi quant à eux, peuvent attacher au bras ou au cou d'un nouveau-né une boule



Boule d'arouman.

faite d'un brin d'arouman enroulé afin d'éloigner les maladies. Elle est nommée *kalaioã'ã* ou *ulukala* (*kala* = fièvre). On mesure là encore les pouvoirs dévolus à cette plante.

Ainsi, tout ce faisceau de relations entre les aroumans et les Hommes, via la vannerie, montre l'importance de cette plante pour les Wayäpi, Teko, Apalaï et Wayana. Humanité tressée en arouman pour l'un, arouman issu de la décomposition d'un homme pour un autre... Et, pour tous, une place importante de l'esprit de l'arouman ou, plus simplement, de cette plante dans leur symbolisme ; d'ailleurs chez les Tilio, groupe proche des Wayana, l'arouman n'était-il pas la nourriture primordiale et l'habitat de leur ancêtre *Përëpërëwa* ? Végétal masculin possédant des forces puissantes, il confère aux objets tressés avec ses fibres une même puissance qui nécessite le respect de règles propres de façon à obtenir les faveurs de ces esprits.

FOCUS SUR...

Les dénominations de l'arouman

Nommer les plantes ou les animaux qui nous entourent est le propre du genre humain, et cela quelques soient les cultures. Et si les chercheurs occidentaux ont mis au point depuis plusieurs siècles une nomenclature écrite à deux noms en latin afin de permettre un partage universel de cette connaissance du vivant, tous les peuples possèdent leur propre nomenclature classant le vivant. Ces classifications vernaculaires correspondent parfois à celle mise en place par les scientifiques mais elles peuvent souvent être très différentes.

La différence des classifications wayāpi, teko et wayana montre la grande importance technique et culturelle de ces deux espèces d'arouman. De plus, comme le montrent les ethnobotanistes, une taxonomie populaire peut distinguer plusieurs taxons pour une seule espèce latine, illustrant son importance culturelle et la finesse des distinctions locales. Ceci est souvent lié aux usages ou aux lieux de récoltes réputés

pour leur qualité. Les différents noms vernaculaires utilisés pour nommer *I. puberulus* connaissent une étonnante similarité, principalement chez les Amérindiens de l'Oyapock. En effet, que ce soit chez les Palikur (*maytu abau*), les Teko (*tsakamikatak*) ou les Wayāpi (*yakamilenipiā*), cette plante est nommée « genoux d'agami » (*Psophia crepitans*) ; sa tige noueuse rappelant le genou particulièrement marqué des longues pattes de cet échassier terrestre vivant en groupe. Les Teko et les Wayāpi peuvent également le nommer « arouman genouillé » *iluwikatak* en teko, et *ululenipiā* en wayāpi. Les Wayana, quant à eux, le nomment « arouman monstrueux » ou « faux arouman » *wama imë*. Chez les Wayāpi, la logique de nomination d'*I. centricifolius* s'intéresse également à son anatomie puisqu'ils le nomment *ulukala* « arouman rugueux » en référence à la rugosité de sa tige.

Wayāpi

Ils nomment *I. arouma*, *ulupitā* soit l'arouman rouge. *I. obliquus* est appelé *ulu e'e* ou « arouman vrai », certains préfèrent le nommer *ulu sí*, l'arouman blanc. Les Créoles distinguent également le nom de ces deux espèces par leur couleur. Cette distinction de couleurs fait référence à la couleur du dessous des feuilles mais également à la couleur que prendra le brin une fois tressé (si la pellicule verte de la tige n'a pas été grattée au préalable). Les Wayāpi distinguent trois aroumans blancs différents en fonction du lieu où ils poussent alors que les botanistes occidentaux n'en connaissent qu'une espèce.

Teko

Les Teko connaissent, eux, deux variétés correspondant à l'espèce *I. obliquus* : *iluwí*, le plus récolté, l'arouman blanc, le plus courant et *iluwikalat*, donnant un brin plus cassant et rarement utilisé. Il correspond au *ulukokepo* des Wayāpi.

Wayana

Les Wayana connaissent deux noms pour l'espèce botanique *I. arouma*. - *wama hile* est le plus couramment utilisé. - *Kaptahe* désigne une variété plus petite et plus rouge.



Bouquet d'aroumans rouges.

POINTS DE VUE BOTANIQUE SUR L'AROUMAN

Le genre *Ischnosiphon*, de la famille des Marantacées, est endémique à l'Amérique tropicale et bien représenté en Amazonie et dans les Guyanes, avec une vingtaine d'espèces sur les Guyanes et le nord de l'Amérique du sud. Plus généralement, les Marantacées sont très prisées à travers le monde pour leurs usages techniques et ornementaux. Ainsi, outre leur emploi dans la vannerie en Amérique tropicale, les feuilles d'une Marantacée sont cueillies par les Pygmées africains pour recouvrir leurs huttes.

Signalons que toutes les espèces de ce genre présentes en Guyane ne se prêtent pas à la vannerie. En effet, pour que la plante fournisse des brins utilisables, la tige doit être d'une longueur et d'une souplesse suffisante.



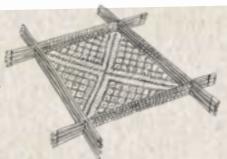
Fleurs et feuilles d'arouman rouge.

LES BOTANISTES IDENTIFIENT 31 ESPÈCES D'ISCHNOSIPHON DONT NEUF POUSSENT EN GUYANE FRANÇAISE. QUATRE ESPÈCES SONT UTILISÉES EN VANNERIE DANS LE SUD DE LA GUYANE : I. AROUMA, I. OBLIQUUS, I. CENTRICIFOLIUS, ET I. PUBERULUS, LES DEUX PREMIÈRES ÉTANT LES PLUS UTILISÉES.



ESPÈCE PRINCIPALE

Ischnosiphon obliquus
AROUMAN BLANC



I. obliquus possède également un port érigé et est globalement plus grand qu'*I. arouma*, ses feuilles et ses inflorescences étant plus larges, sa tige plus massive.

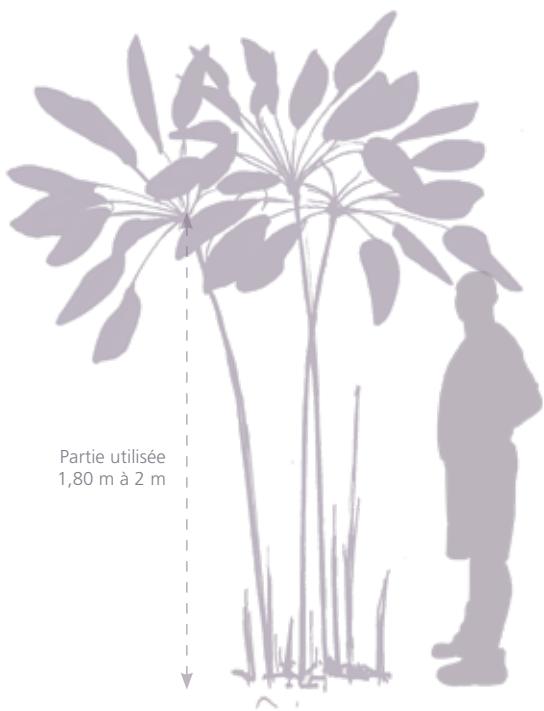
Leur écologie diffère également :

I. obliquus affectionne préférentiellement les bas-fonds humides, les pinotières, les bords inondables des ruisseaux et fleuves.

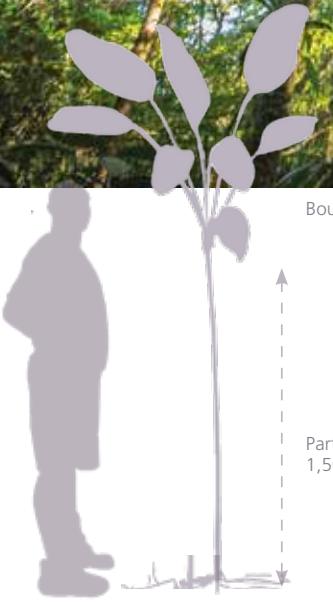
Il pousse majoritairement sur des sols gorgés d'eau contrairement à *I. arouma* qui pousse plutôt sur des sols mieux drainés, dans les forêts de terre ferme. On rencontre souvent

I. obliquus en grand peuplement dense dans des forêts dégradées ou dans des pinotières alors qu'*I. arouma* est plus disséminé et pousse en peuplement sensiblement moins dense.

Bouquet de 12 tiges
en touffes plus fournies
et plus hautes



Partie utilisée
1,80 m à 2 m



Bouquet de 8 tiges

Partie utilisée
1,50 m à 1,80 m



ESPÈCE PRINCIPALE

Ischnosiphon arouma
AROUMAN ROUGE

I. arouma est l'espèce la plus connue et probablement la plus répandue en Amazonie. Elle possède une grande tige verte droite portant à son sommet un bouquet de feuilles et leurs inflorescences. Un individu peut mesurer jusqu'à 4 mètres.

La face inférieure des feuilles est rougeâtre, comme quelquefois les jeunes pousses, ainsi que la base de sa tige. À l'instar de toutes les espèces de ce genre, chaque rhizome produit plusieurs tiges. Ainsi, cette espèce est disséminée en bouquet pouvant compter jusqu'à une dizaine de tiges, sa régénération se faisant tant par voie sexuée (par des graines) qu'asexuée, par des stolons.



2 ESPÈCES SECONDAIRES

Ischnosiphon centrifolius

À côté des deux espèces centrales de la vannerie guyanaise, d'autres peuvent également être utilisées. Celles-ci, essentiellement *I. centricifolius* et *I. puberulus*, sont beaucoup moins prisées et sont utilisées marginalement, en raison de leur dissémination moins fréquente et surtout de leur moindre qualité technique.

C'est le cas particulier d'*I. centricifolius* ayant une distribution très éparse. *I. centricifolius* n'est utilisé que pour un usage spécifique. Chez les Wayana et les Wayāpi, et probablement autrefois chez les Teko, les brins tirés de cette espèce sont utilisés exclusivement pour tresser leurs couronnes auréolaires de vannerie destinée à porter des plumes (amele et samele). Aucune autre espèce d'arouman n'est utilisée pour cet usage.



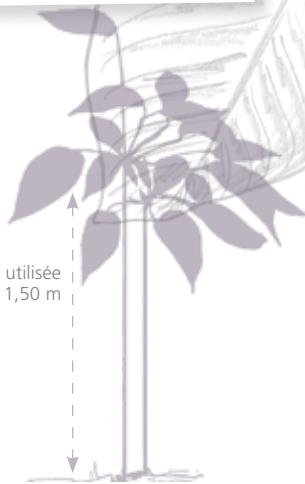
Ischnosiphon puberulus

L'espèce *I. puberulus* est plus courante. Tout comme *I. centricifolius*, *I. puberulus* forme des lianes et possède des entre-nœuds courts (de 1,20 m maximum) : Ces deux espèces ne peuvent donc offrir de longs brins tressables comme *I. arouma* et *I. obliquus*.

Ischnosiphon centrifolius.



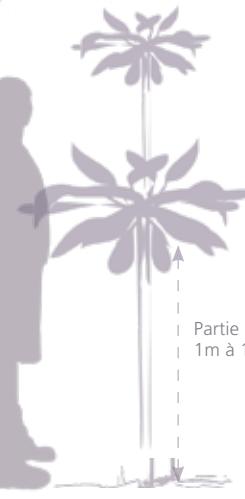
Partie utilisée
1,20 m à 1,50 m



I. centrifolius



Partie utilisée
1m à 1,20 m



I. puberulus

Des plantes
amazoniennes

Les aroumans présents en Guyane française se rencontrent aussi en Amazonie. Mais il existe également d'autres espèces d'arouman pouvant servir aux mêmes usages (*I. polyphyllus* notamment). Il a été remarqué que, pour la vannerie, les aroumans tiennent une place centrale dans les cultures amérindiennes vivant au nord de l'Amazone et sur le plateau des Guyanes. Par contre, les peuples situés au sud de ce fleuve (comme par exemple les Kayapo) utilisent principalement les fibres et les pétioles de palmiers pour réaliser leurs vanneries.

On retrouve un usage important des aroumans chez les Baniwa, groupe arawak du haut Rio Negro au Brésil, ainsi, que par exemple, chez les Kayabi, peuple tupi-guarani, vivant sur le fleuve Xingu.

Ces deux peuples confectionnent des vanneries en arouman ornées de motifs bicolores d'une grande qualité. Celles-ci font d'ailleurs l'objet d'un commerce qui assure un revenu à certains vanniers réputés. Afin de pallier une éventuelle rupture d'approvisionnement de cette ressource sauvage qu'est l'arouman, ces deux peuples ont, de manière expérimentale et innovante, planté des pieds d'arouman. Le programme des Baniwa du Rio Negro, soutenu par l'ISA (Institut de recherche sur l'environnement amazonien dont le siège est à Manaus), a été lancé il y a une dizaine d'années et une première récolte a été possible dès 2005.

DES PLANTES ET DES USAGES

Les fibres d'arouman entrent dans la confection de centaines de formes différentes utilisées dans les foyers amérindiens du sud de la Guyane. Avec diverses espèces d'aroumans, de palmiers et de lianes, les vanniers tressent principalement des vanneries-outils indispensables pour la transformation du manioc amer en aliment.

De nombreuses autres activités emploient également des objets tressés.

De nos jours, un certain nombre de ces pièces tressées font l'objet d'un commerce d'artisanat.



Paloeloewale Pakamadiwa, artisan vannier wayana sur le Haut-Maroni tressant une presse à manioc.

DE LA PLANTE AU BRIN EN 10 ÉTAPES

Tresser des vanneries en arouman nécessite non seulement une connaissance précise de l'écologie de ces plantes, de savoir où elles poussent et quand elles fourniront un brin facilement tressable, mais encore faut-il maîtriser le savoir-faire nécessaire à la production de ce brin. Ainsi c'est tout un processus allant de la plante au brin que le vannier doit connaître sur le bout des doigts.

Dix étapes sont nécessaires à la préparation d'un brin d'arouman :

1 | Récolter

Les aroumans sont récoltés par les hommes lors de sorties spécifiques. À chaque sortie, on ne récolte que le nombre de tiges dont on a besoin. En effet, une fois coupées, les tiges doivent être travaillées assez vite sous peine de se dessécher.

2 | Couper les tiges

La longueur estimée nécessaire, en fonction de l'ouvrage à effectuer, est de 2,50 m pour une presse à manioc, 1,10 m pour un tamis... Toutes les tiges sont ainsi coupées à la même longueur à l'aide d'un couteau, en incisant circulairement la tige afin de couper net la canne.



3 | Gratter la tige

Si les brins sont destinés à un panier qui portera des motifs colorés, la couche verte recouvrant la tige doit être grattée à l'aide du dos de la lame d'un couteau. L'artisan prend bien soin de laisser quelques centimètres non grattés à chaque extrémité de la tige. Pour certaines vanneries, comme la presse, le tamis ou les paniers ajourés, les brins n'ont pas besoins d'être grattés.



André Zidok gratte la tige.





4 | Enduire les tiges de teinture

Des teintures naturelles sont utilisées pour colorer les tiges. Le roucou (*Bixa orellana*, Bixacées) donne du rouge tandis que le noir est obtenu en mélangeant de la suie avec la pulpe gorgée de sève du liber du bourgouni (*Inga spp.*). La teinture est appliquée à la main sur la tige grattée.

5 | Inciser les tiges

Les tiges sont incisées circulairement et légèrement avec un couteau bien aiguisé depuis la partie laissée verte à 5 à 10 mm de l'extrémité la plus fine de la canne d'arouman. On crée ainsi une languette qui servira à tirer la lame utile.



6 | Fendre les tiges

Les tiges sont fendues en deux puis en quatre. Pour initier le fendage, l'artisan utilise son couteau. Il est impératif de toujours fendre manuellement la tige d'un geste sec.



7 | Enlever la chair

La moelle interne de chaque partie de la tige est enlevée grossièrement à l'aide d'un couteau ou bien de ses doigts. À cette occasion, on sépare encore en deux, uniquement de ses doigts, chaque brin. Chaque tige produit ainsi huit lames. Cependant certaines tiges plus grosses peuvent en donner jusqu'à douze.

8 | Séparer le brin utile de la moelle

Le brin est séparé de la moelle en s'aidant de la languette incisée précédemment. Avec la main gauche, tenir la lame « déchet » et avec l'index de la main droite, tirer vers soi le brin utile en exerçant une pression équivalente à celle exercée par la main droite afin d'obtenir un brin régulier sans le rompre. Cette action est la plus délicate de toutes et nécessite un long apprentissage. Mais la réalisation d'un brin régulier est aussi conditionnée par la bonne exécution des étapes précédentes. In fine, c'est donc la partie la plus extérieure de l'arouman, l'épiderme, qui sert à confectionner les brins pour le tissage.



9 | Ébarbrer

Avant de commencer le tissage de la vannerie il faut ébarber certains brins à l'aide d'un couteau, afin d'éviter tout risque ultérieur de blessure par écharde. Une mâchoire de piranha aux dents effilées était autrefois utilisée pour cette étape.





Vannier wayana tressant une couleuvre à manioc, tinkii.

LE TRESSAGE UNE ACTIVITÉ IDENTITAIRE MASCULINE

Savoir tresser était une condition *sine qua non* pour être considéré comme un homme accompli, au même titre que savoir chasser ou pêcher et auparavant fabriquer un arc et des flèches, construire sa pirogue et sa maison. Si un jeune homme voulait prendre femme, il lui fallait maîtriser l'art de la vannerie, la quasi-totalité des outils entrant dans le processus de production alimentaire à base de manioc étant des objets tressés. Or si la confection des vanneries est l'apanage de l'homme, toutes les tâches tournant autour du manioc incombent aux femmes. Traditionnellement, chez les Wayana, un père ne « donnait » pas sa fille à un homme incapable de fabriquer le *katali tïmilikhem* ou hotte ouverte portant motifs ; de plus, pour se marier, le jeune homme wayana offrait à sa belle-mère une natte en arouman, portant motifs, nommée *apitu* afin de montrer sa dextérité à tresser.

S'il n'existait pas de cérémonie de mariage à proprement parler chez les Amérindiens de Guyane, il n'en reste pas moins que, dans toutes les communautés, le père et la mère pouvaient refuser la main de leur

filles à un jeune homme qui ne maîtrisait pas toutes les tâches imparties à un homme accompli. À propos des Wayäpi, l'anthropologue P. Grenand précise que « *savoir chasser, savoir faire toutes les vanneries pour sa femme, savoir faire un abattis sont les seuls critères sur lesquels une femme peut se récrier lorsqu'on lui propose un mari.* »

De plus, un homme est fier de savoir confectionner les objets traditionnels et un certain prestige en est tiré. On peut déduire que la vannerie est vectrice d'identité. La femme sera fière de son mari habile artisan et pourvoyeur en ustensiles domestiques au même titre que s'il est bon chasseur ou bon pêcheur. Evidemment, aujourd'hui, un homme qui ne sait pas tresser peut compenser son manque de savoir-faire en achetant les ustensiles pour sa femme. Mais, avant que l'argent ne pénètre ces sociétés, les femmes ayant un mari fainéant ou malhabile ne savaient aller voir un père ou un frère pour lui fournir les outils. Il en ressortait un certain mépris pour cet homme, pas vraiment homme.

10 | Tresser

Toutes les vanneries nattées sont commencées à plat, le plus souvent sur une planche à même le sol ou sur une table. Le reste de la vannerie est ensuite tressé assis sur un banc ou dans un hamac.



MIMISIKU ANAÏMAN

Portrait d'un artisan vannier

d'Antecume Pata

J'ai appris par moi-même, mon père ne m'a pas appris, il connaissait très peu. En observant les anciens, leurs mains, sans poser de question, j'ai commencé à toucher un morceau d'arouman, et à force de travail, j'ai développé un savoir-faire. Je crois que c'est comme un don, comme si, depuis toujours, c'était décidé que je serai artisan vannier.

Je fais ces objets pour les gens. Il y a des personnes qui font des commandes pour un usage quotidien : préparer la cassave, le cachiri ou autre... Les vanneries ont une utilité encore très importante pour la communauté wayana. Les hommes doivent pouvoir fabriquer ces objets et permettre à leur femme de récolter, tamiser, préparer les plats et boissons traditionnels.

Aujourd'hui, les jeunes ne veulent pas apprendre. Même mes fils ne me demandent pas de leur enseigner. Je répète sans cesse aux jeunes d'essayer, je tente de les motiver pour apprendre la vannerie. Je suis prêt à leur montrer, mais personne n'est intéressé réellement pour apprendre et perpétuer ce savoir-faire. Dans dix ans, il n'y aura plus personne qui sera capable de fabriquer des objets comme je sais le faire. Cela m'attriste car c'est la disparition annoncée de

notre savoir-faire et d'un pan de la culture wayana. L'artisanat renforce notre identité wayana et permet encore de nous distinguer des différentes ethnies amérindiennes puisque nos objets sont différents de ceux des Tilio, Wayäpi et Apalaï. Je suis prêt à enseigner et espère que les jeunes n'attendront pas que je disparaisse pour ensuite regretter de ne pas avoir appris.

Je vends aussi pour les visiteurs ou les métropolitains. Ces personnes apprécient plutôt l'aspect esthétique et décoratif de mes œuvres. Ils n'attendent pas le côté pratique et utilitaire de l'objet. Dans ce cas, je m'applique à donner davantage de couleurs et de motifs.

Propos recueillis par Laurence Duprat, agent du Parc amazonien de Guyane à Maripá-Soula.

¹Européen fondateur du village d'Antecume-Pata, sur le Haut-Maroni, dans les années 1960.





Homme wayãpi tressant un tamis à boisson. (Photo de 1949, J.-M. Hurault)



Couple wayãpi en expédition de chasse avec hottes et paniers ajourés pour rapporter des produits de collectes. (Photo de 1949, J.-M. Hurault)

UNE PRODUCTION MASCULINE POUR UN USAGE FÉMININ

La répartition des tâches domestiques dans les sociétés amazoniennes est très différenciée entre les hommes et les femmes. La division du travail entre les deux sexes est la forme dominante d'organisation.

Traditionnellement, la vannerie est sans conteste un artisanat masculin. La céramique constitue par contre l'artisanat féminin par excellence.

Quand on demande à un artisan pourquoi il n'y a que les hommes qui tressent, on assiste souvent à son étonnement. Il va de soi pour eux qu'une femme ne peut confectionner une presse ou un tamis ni des motifs sur les paniers. Certains ajoutaient même : " *Les femmes ne sont pas assez fortes pour ça, c'est un travail d'homme*".

Précisons que le travail du coton, activité féminine, est également d'une complexité et d'une finesse remarquable... La pratique de la vannerie est constitutive de l'identité de l'homme amérindien et il existe des interdits stricts sur la pratique de cette activité masculine par une femme. Elles ne peuvent en aucun cas tresser des motifs, sous peine de graves dérèglements sanitaires ou sociaux. Les Wayana avancent que si une femme tresse des motifs (*timilikhem*), son enfant risque d'avoir les membres paralysés, d'être handicapé.

LA TRANSMISSION À LA JEUNE GÉNÉRATION

Traditionnellement, tous les jeunes garçons regardent dès leur plus jeune âge les hommes de leur parenté tresser un tamis ou un panier. Puis vers l'âge de 8-10 ans, ils commencent à imiter leur père, un grand-père ou un oncle en utilisant des lames

préparées à leur intention ou bien des brins d'arouman de moindre qualité. Ils débutent en tressant les formes les plus simples comme les paniers ajourés jusqu'aux vanneries plus élaborées qu'ils devront savoir confectionner lorsqu'ils atteindront l'âge du mariage. Ensuite, tout au long de sa vie, l'homme amérindien affina sa technique et augmentera son répertoire de motifs.

Néanmoins, traditionnellement, un jeune homme en âge de se marier doit maîtriser les bases de la vannerie.

Dans les sociétés wayana, teko, wayãpi et apalaï, il n'existe donc pas de spécialistes à proprement parler. Tout homme doit savoir tresser tous les ouvrages tel qu'il l'a appris avec un parent durant

sa jeunesse. Si tous les hommes se doivent de maîtriser la confection des vanneries élémentaires, il existe néanmoins certaines personnes plus habiles que d'autres, sachant tresser un plus grand nombre de formes ou de motifs. Aujourd'hui, en raison de la perte

formes sont des marqueurs d'identité. De plus, en représentant des animaux mythiques, les motifs sont de véritables supports de la mémoire collective. D'ailleurs, aujourd'hui peut-être plus qu'hier, dans des sociétés où le savoir traditionnel se délite, un homme

connaissant les techniques traditionnelles sera considéré par les plus jeunes comme un « véritable Indien ».

La vannerie était une activité parmi d'autres pour les Amérindiens du sud de la Guyane. Chaque homme et femme étaient des pluriactifs et, encore aujourd'hui, un artisan vannier pratique aussi toutes les activités attribuées aux hommes.

La spécialisation est de son côté un phénomène d'apparition récente. Par ailleurs, l'artisanat n'est pas forcément prioritaire à certains moments de l'année, comme en saison sèche, période où l'on coupe et brûle les abattis.



Raoul Miso (à droite) montrant la technique de tressage d'un tamis à farine de manioc.

de la transmission du savoir, il existe un nombre grandissant d'hommes, souvent les plus jeunes, qui ne savent plus tresser. Ceux sachant faire de nombreuses formes, maîtrisant un grand nombre de motifs, sont connus et reconnus de tous, considérés avec respect. Le fait de bien maîtriser cet artisanat dénote un homme connaissant bien sa culture, car, les motifs et les

FOCUS SUR...

La vannerie aluku et créole

Dans le sud de la Guyane, les Aluku de Papaïchton et les Créoles de Maripa-Soula et de Saül ont pratiqué la vannerie. Mais de nos jours, à la différence des vanneries amérindiennes encore vivantes, les savoir-faire créoles et aluku liés à cette activité sont hélas en voie d'extinction. En effet, les détenteurs de ces savoir-faire sont souvent âgés de plus de 70 ans, et aucune relève n'est véritablement constituée.

La vannerie de ces deux groupes n'a jamais été aussi riche et diversifiée que celles des Amérindiens. Même si quelques vanneries étaient spécifiquement tressées par ces artisans, la majorité des formes qu'ils connaissaient ont été empruntées aux Amérindiens. C'est le cas par exemple de toutes les vanneries liées au manioc amer : que ce soient la couleuvre à manioc, l'éventail à feu ou le tamis (*manaré*), qui proviennent toutes des cultures amérindiennes.



Monsieur Alphonse †, artisan créole de Maripa-Soula, confectionnant un balai en liane franche.

De manière originale, les Aluku, à l'instar des Ndjuka, tressaient des grands paniers ouverts servant à faire sécher les arachides. Dans les cérémonies de levée de deuil, ces grands paniers servaient également à mettre des galettes de manioc qui étaient données en offrande. Ils maîtrisaient également la confection des éventails à feu, tamis et autres couleuvres à manioc, utiles à la transformation du manioc amer en aliments. De nos jours, ces outils sont tous remplacés par des objets manufacturés.



Pagra créole, coffret imperméable en arouman.

Walwari créole en arouman.

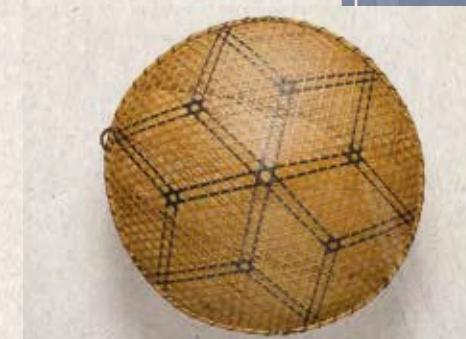
Les Créoles de Maripa-Soula, et surtout de Saül, confectionnaient des *katouri do* (hotte de portage) en liane franche afin de charrier les marchandises jusqu'à leur habitation. Les *katouri tèt* (chapeau de vannerie), les *pagra* (petite pochette en arouman) entraient également dans l'habillement des femmes créoles. Le *katouri tèt* représente jusqu'à aujourd'hui un objet typique de la culture créole guyanaise, mais rares sont encore les Créoles sachant les tresser. Paradoxalement, la quasi-totalité des *katouri tèt* et des *pagra* vendus dans les commerces du littoral sont produits par des vanniers amérindiens, palikur ou kali'na.



Chapeau. (Coll. MCG)



Nasse à crevettes, *goli* créole. (Coll. MCG)



Katouri tèt. (Coll. MCG)



Bakisi aluku pour les cassaves et le riz. (Coll. MCG)



Bakisi, panier aluku en deux parties en arouman. (Coll. MCG)



LES VANNERIES-OUTILS ET LE MANIOC

ENVIRON 40% DE TOUTES LES VANNERIES RÉPERTORIÉES DANS LE SUD DE LA GUYANE ENTRENT DANS LE PROCESSUS DE TRANSFORMATION DU MANIOC AMER EN ALIMENTS. LA MAJORITÉ DE CES VANNERIES EST TRESSÉE EN AROUMAN, SEULS LES ÉVENTAILS À FEU WAYĀPI ET TEKO, LES NATTES À CASSAVES, OU LES HOTTES WAYĀPI SONT FAITS EN FIBRE DE DIFFÉRENTS PALMIERS.



Femme assise sur un bâton afin de presser la masse râpée de manioc amer permettant d'extraire le jus et les toxines.



Tamis à farine wayana. (Coll MCG)
Presse à manioc wayāpi, tepisi.

Pour rendre comestible le tubercule de manioc, les Amérindiens ont dû mettre au point, tout au long de leur histoire, des outils élaborés afin de le transformer en aliments variés. Car c'est tout un ensemble de transformations qui contribue à la détoxification du tubercule. Ce processus utilise la déshydratation, le chauffage et la fermentation, qui détruisent les molécules toxiques. Mais la technique nécessaire pour enlever les toxines reste bien l'essorage grâce à la presse à manioc (ou "couleuvre").

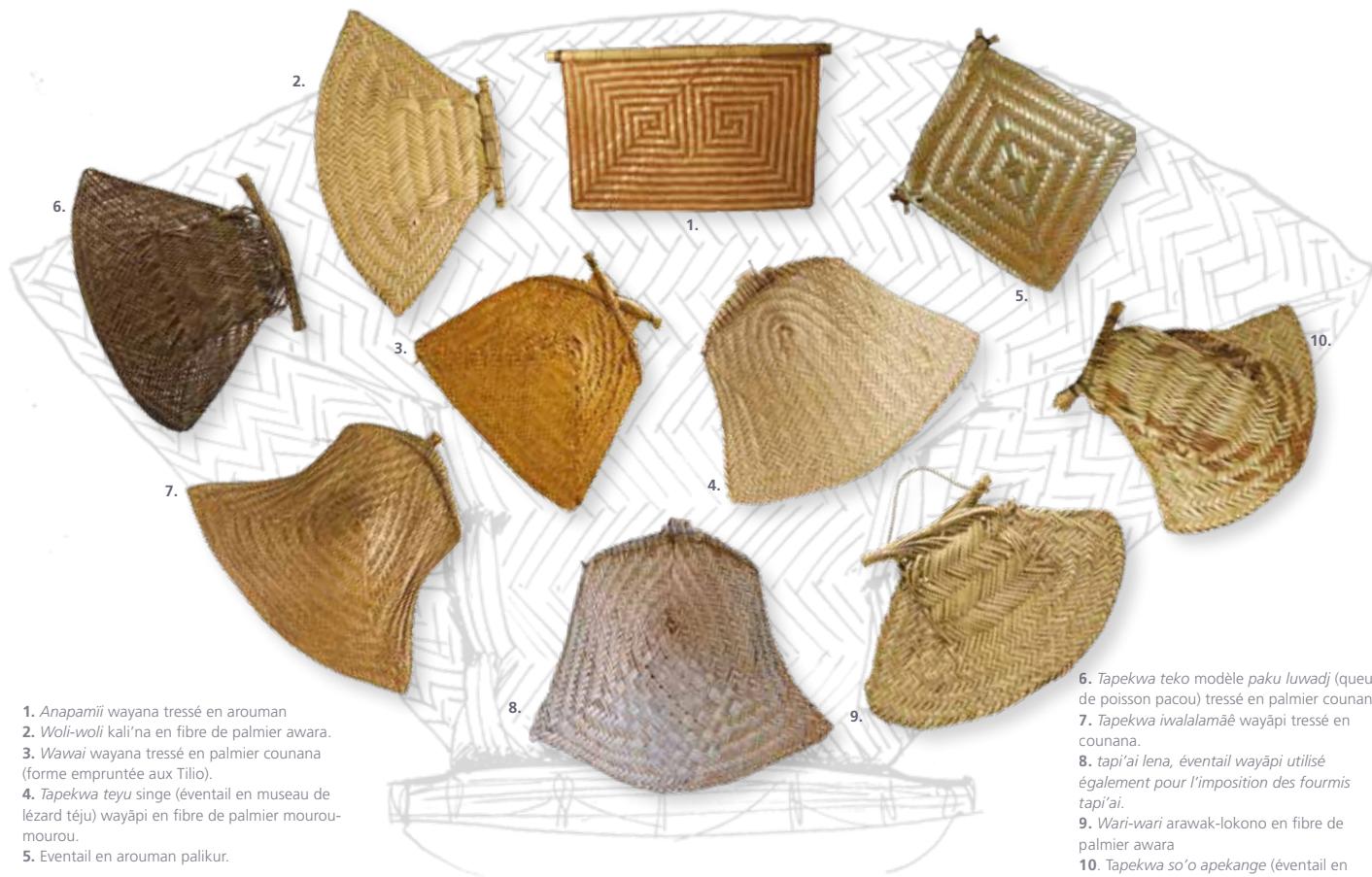
Outre les vanneries utiles à la détoxification, les Amérindiens de Guyane tressent un grand nombre de formes liées au complexe de production d'aliments à base de manioc. Celles-ci sont utilisées pour différents usages allant de la récolte à la consommation. Ce sont des formes utilisées pour son transport (hotte), sa transformation (presse, tamis), sa cuisson (éventails à feu) ou pour le sécher (natte), mais aussi pour stocker la farine torréfiée ou les pâtes de cachiri dans de grands paniers.



Julia Anaïman pressant le manioc à l'aide d'une couleuvre.

La presse à manioc

La presse à manioc, ou couleuvre, est un outil fondamental intimement lié à la consommation du manioc amer par les Amérindiens de Guyane. Elle est le fruit du savoir-faire des populations amazoniennes qui ont inventé cet outil complexe et efficace. Il existe cependant d'autres outils utilisés par les populations des basses terres d'Amazonie permettant de traiter cette racine mais ils sont plus rudimentaires et moins efficaces. Il existe différentes variantes d'outils tressés allant de la forme la plus simple à la plus complexe, en l'occurrence, la couleuvre à manioc des Guyanes.



1. *Anapamiï* wayana tressé en arouman
2. *Woli-woli kali'na* en fibre de palmier awara.
3. *Wawai* wayana tressé en palmier counana (forme empruntée aux Tilio).
4. *Tapékwa teyu* singe (éventail en museau de lézard téju) wayäpi en fibre de palmier mourou-mourou.
5. Eventail en arouman palikur.

6. *Tapékwa teko* modèle *paku luwadj* (queue de poisson pacou) tressé en palmier counana.
7. *Tapékwa iwalalamäe* wayäpi tressé en counana.
8. *tapi'ai lena*, éventail wayäpi utilisé également pour l'imposition des fourmis *tapi'ai*.
9. *Wari-wari* arawak-lokono en fibre de palmier awara
10. *Tapékwa so'o apekange* (éventail en omoplate de daguet) wayäpi en fibre de palmier mourou-mourou.

Les éventails à feu

Indispensables pour attiser le feu et retourner les cassaves chaudes sur la platine à manioc, les éventails à feu des Amérindiens du sud de la Guyane offrent une grande diversité de technique de tissage. On pourra ainsi facilement connaître sa provenance en se fiant aux différentes mailles dites en museau du lézard téju ou en omoplate de biche pour les *tapékwa wayäpi* par exemple ; ou bien ornés de motifs spiralés ou zoomorphes sur les *anapamiï wayana*. Une fois cuites à point, les cassaves sont déposées délicatement par la cuisinière, à l'aide de l'éventail, sur une natte faite de pinnules de palmier comou.



Malilou attisant le feu pour la cuisson de ses poteries à l'aide de son éventail *anapamiï*.



Tamis rond wayana, *pamkali*. Coll. MCG

Les tamis

La tamis, manaré en créole, demeure un outil très utilisé par toutes les femmes amérindiennes du sud de la Guyane. Son crible en vannerie est fixé sur des baguettes de bois dur et imputrescible. Il existe trois types de mailles :
 - très serrées pour filtrer jus et cachiri ;
 - ajourées pour passer la farine destinée à confectionner les différentes cassaves ;
 - lâches afin de passer une farine plus grossière qui servira à préparer le couac.



Tamis à filtrer les boissons (jus de palmier, cachiri...), modèle wayäpi avec motif "visage de jaguar".

Chantal Pinta Tavares tamisant la farine de manioc pour préparer une cassave.



Hotte agricole en liane franche. (Coll MCG)



Paul Lassouka tressant une hotte en feuilles de couou.

Les hottes agricoles pour le transport

Afin de charrier les tubercules de manioc, le bois de feu ou autres produits issus de l'abattis, les femmes amérindiennes utilisent exclusivement des hottes ouvertes tressées de fibre de palmier couou. Seules les hottes temporaires de chasse ou de cueillette sont tressées en palmier wassaï, mais sont jetées après

usage. De plus en plus, les hottes traditionnelles amérindiennes en fibre de palmiers sont remplacées par des hottes en liane franche suivant une technique empruntée aux populations noires marrons.



Femme rapportant des tubercules de manioc de son abattis dans une hotte en liane.

Le manioc est omniprésent dans la vie quotidienne des Amérindiens que ce soit sous formes de galette (cassave), de farine torréfiée (couac), de condiment (tukupi ou couabio), de boisson (cachiri), d'empois (takaka). Bien sûr, il existe pour chaque préparation de nombreuses recettes.

Les paniers pour le stockage

Les Wayâpi confectionnaient des grands paniers ajourés tapissés de feuilles afin de conserver le couac ; les Teko tressaient des corbeilles de palmier kunana afin de présenter les cassaves au cours des repas ; les Wayana, quant à eux, tressent à l'occasion des fêtes de grands paniers afin de transporter et stocker la pâte de manioc qui servira à préparer le cachiri. Certains hommes tressent encore avec habileté des corbeilles magnifiquement ornées de motifs bicolores.



Corbeilles à farine ou à coton, pouvant porter quatre pieds. Ces vanneries wayana sont nommées pëmit. (Coll MCG)

Corbeille "tatou" teko en fibre de palmier counana. Elle servait à présenter les galettes de manioc lors des repas.



Grand panier wayana, nommé maipuli, servant à stocker la pâte de manioc pour les grandes fêtes comme le maraké.



Panier teko orné de motifs, *kadzivat*.
(Coll MCG)



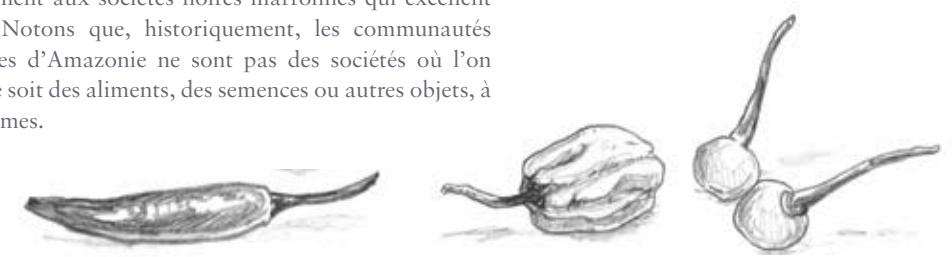
Panier wayana à piments boucanés.
(Coll MCG)

D'AUTRES USAGES DES VANNERIES

Beaucoup d'autres vanneries en arouman servent pour le rangement, le stockage ou la cueillette. Ce sont des paniers, corbeilles, hottes, coffres ou coffrets essentiellement utilisés pour rapporter les produits de collecte, de chasse, pour ranger les ouvrages de coton des femmes, les plumasseries masculines ou divers autres attirails masculins ou féminins. Ces formes montrent la place importante que tient la vannerie dans l'ameublement de ces sociétés. Quasiment tous les objets de rangement, de transport et de stockage sont traditionnellement des vanneries dans les communautés forestières de Guyane. Cependant la bière de manioc (ou cachiri) est temporairement stockée dans des poteries ou des canots en bois. Il existe aussi des gourdes servant à stocker des liquides ou des semences.

Les contenants en bois ne semblent pas non plus avoir été beaucoup utilisés par les Amérindiens contrairement aux sociétés noires marronnes qui excellent dans le travail du bois. Notons que, historiquement, les communautés forestières des basses terres d'Amazonie ne sont pas des sociétés où l'on conserve longtemps, que ce soit des aliments, des semences ou autres objets, à l'exception notable des plumes.

Les paniers
Il existe des paniers pour boucaner les piments, d'autres pour les conserver. Des paniers à mailles serrées ornées de motifs bicolores avec ou sans pieds, des corbeilles en vanneries ajourées pour faire sécher les bourres de coton. Les Wayana sont les seuls à tresser un panier ventru nommé *nommé pilasi timnokem*, littéralement "panier à gros ventre", rappelant le buveur de cachiri.



Séchoir à piment wayäpi, *ki'iy-mo-kä'ë-nga*



Panier wayana servant à stocker les bourres de coton. Son ventre enflé rappelle le ventre tendu du buveur de cachiri dont il tire son nom : *pilasi* (panier) *timnoken* (gros ventre). (Coll MCG)

Panier de rangement et de transport wayana utilisé pour le coton *mau* ou les fuseaux *mau ekuntop*. (Coll MCG)

Panier à pied wayäpi nommé *watula*.

Les hottes de portage

La hotte wayana en arouman (wama katali ou katali timilikhem) est une des vanneries les plus belles et des plus complexes aujourd'hui tressées en Guyane.

Elle est richement décorée de nombreux motifs (timilikhem) bicolores géométriques que seuls les artisans confirmés connaissent : c'est la "vraie" hotte wayana. Elle était utilisée pour transporter les hamacs et autres ustensiles du foyer lors des migrations inter-villageoises, pour rapporter le manioc de l'abattis mais également comme objet de prestige.

Cette hotte n'est pratiquement plus utilisée au profit de celles en fibre de palmier ou de liane franche (cf. p.38)

Hotte en arouman (*ulusākā*) tressée par un artisan wayäpi, ornée du motif «carapace de tortue».



Hotte wayana en arouma ornée du motif *inau* symbolisant la constellation des pléiades



FOCUS SUR...

Des matériaux secondaires

D'autres matériaux végétaux entrent secondairement dans la confection d'une vannerie : du bois pour consolider, des fibres pour ligaturer, des teintures pour colorer ou des bandes d'écorces pour porter. La diversité de ces matériaux fait des vanneries guyanaises de véritables objets composites très élaborés. Jusqu'à huit matériaux différents, soit autant d'espèces végétales, entrent dans la composition de certaines pièces les plus ouvragées comme la hotte en arouman des Wayana.



Coton.



Motif en arouman. Noir de fumée (suie) fixée avec la sève de l'Inga bourgouni.



Ficelle de cuisine ou pite (broméliacée) poissée du latex de Manil.



Katali timilikhem wayana, hotte décorée.

Tige de bois



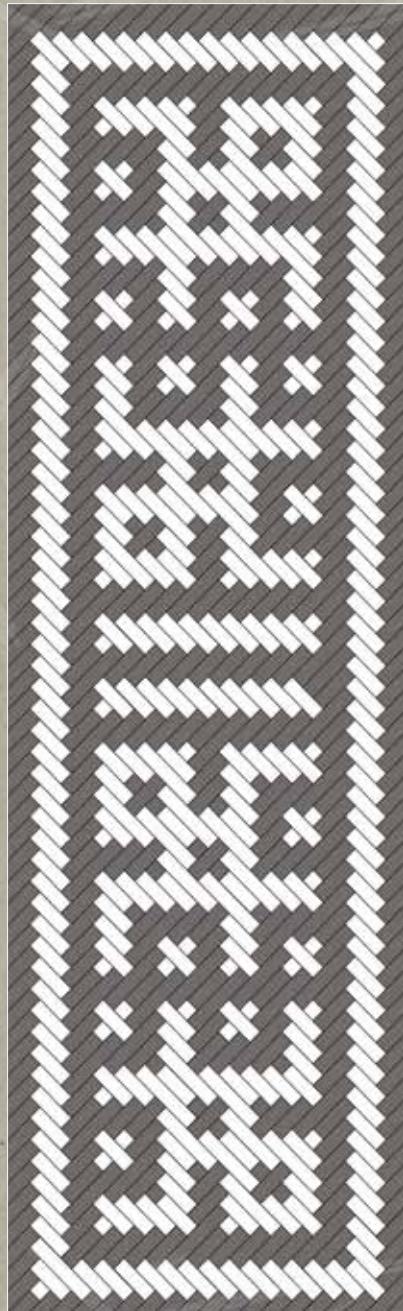
Liane *Ti wara*



Roseau à flèche



Bretelles en écorce de Maho (ne figure pas sur cette hotte)



Motif représentant des hirondelles de rivière.
Malapi en wayana.

Les motifs de vanneries

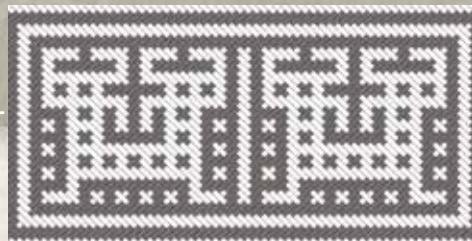
Les fibres d'arouman peuvent être facilement teintées grâce à de la suie de fumée fixée avec de la résine de l'arbre bourgouni. Ainsi le vannier peut, en enchevêtrant des fibres teintées avec d'autres ayant toujours leur couleur naturelle paille, faire apparaître des motifs géométriques bicolores.

Ces motifs, tantôt figuratifs, tantôt stylisés, représentent en grande majorité des animaux ou parties d'animaux. Une petite minorité représente des constellations, des végétaux ou des êtres surnaturels à forme humaine.

Les Wayana connaissent de nombreux motifs figurant des chenilles à deux têtes. Symboles de la métamorphose et de la prédation (ces chenilles sont le plus souvent considérées comme carnivores), ces êtres tiennent une place importante dans leur mythologie et leur représentation du monde.

Chez les trois groupes amérindiens du sud de la Guyane, on retrouve de nombreux motifs symbolisant, entre autres, le visage du jaguar, l'anaconda, la carapace de tortue, l'écureuil ou le ventre du caïman. Les Wayana, Wayâpi et Teko connaissent en tout plus d'une centaine de motifs différents.

Toutes ces représentations animales embellissent les vanneries mais leur rôle ne se résume pas à ce critère esthétique. En effet, ces motifs sont également porteurs d'identité. Un certain nombre de motifs est propre à chaque groupe au sein duquel les vanniers qui les détiennent sont estimés. Ces motifs sont donc des marqueurs identitaires permettant de se différencier des autres groupes. Ils servent également de marqueurs sociaux à l'intérieur même de la communauté.



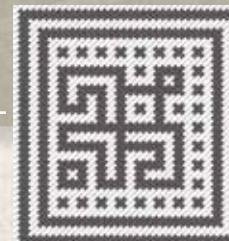
Motif wayana représentant deux chenilles bicéphales poilues nommées *napi akë*.



Chenille bicéphale poilue, motif wayana nommé *tsikalewöt*.



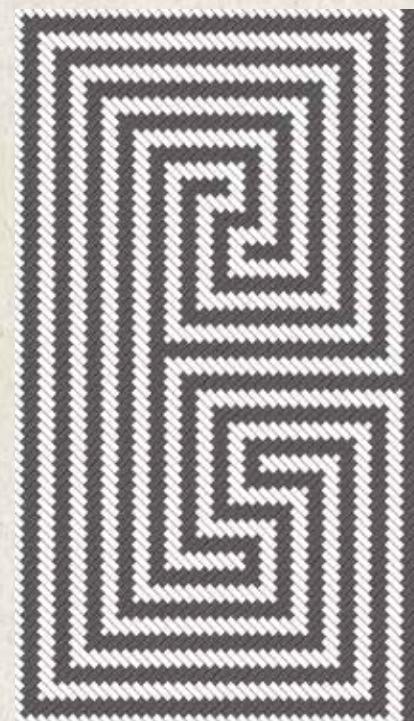
Motif géométrique représentant le ventre du caïman, *yakale lakape* en wayâpi.



Hirondelle, *Masuwili* en wayâpi.



Chemin de l'amphisbène (reptile fouisseur), *iwitao lape* en wayâpi.



Motif wayana *êkun wajak*, représentant une chenille.



Motif *dzawa-ra-low*, "visage du jaguar" en teko.



Motif commun aux Wayâpi, Teko et Wayana représentant un chien.

Enfin, ces motifs portent en eux toute une vision du monde, ils sont de véritables véhicules de sens dans ces sociétés de l'oralité. Tresser une vannerie en l'ornant d'un motif permet ainsi d'expliquer et de transmettre les mythes fondateurs, une connaissance et une représentation de la nature.



Kunana, treillis de vannerie coïncant dans ses mailles l'abdomen des fourmis flamandes et leur douloureux dard venimeux.

LE RITE DU MARAKÉ VANNERIES D'IMPOSITION

Les vanneries servant aux rites d'imposition des insectes, véritable rituel de passage, tiennent une place importante chez les Amérindiens de Guyane. Elles sont utilisées soit lors de fêtes spéciales regroupant plusieurs villages, soit à l'intérieur du foyer, le plus souvent lorsqu'une jeune fille a ses premières menstrues. Les rites d'imposition des insectes sont très répandus en Amazonie et dans les Guyanes.

À part les Palikur, tous les groupes Amérindiens de Guyane ont pratiqué ou pratiquent toujours les impositions d'insectes sur les jeunes hommes et femmes. Les Amérindiens reconnaissent que le but de cette pratique est de donner de la force et de rendre courageux les jeunes garçons et les jeunes filles. Mais dans les faits, elle est liée à des cérémonies beaucoup plus riches d'un point de vue symbolique et social. La cérémonie du maraké a sou-

LE RITE DU MARAKÉ

Le maraké est un rituel de passage, de régénération et d'alliance, qui fortifie l'individu et consacre son appartenance au groupe. Il est considéré par les Wayana et les Apalaï comme l'un de leurs rituels les plus importants.

Les postulants sortent de l'enfance au cours de nuits de musiques, de danses et d'absorption de grandes quantités de cachiri, rythmées par les chants kalawu et l'épreuve d'application de fourmis et de guêpes sur le corps.

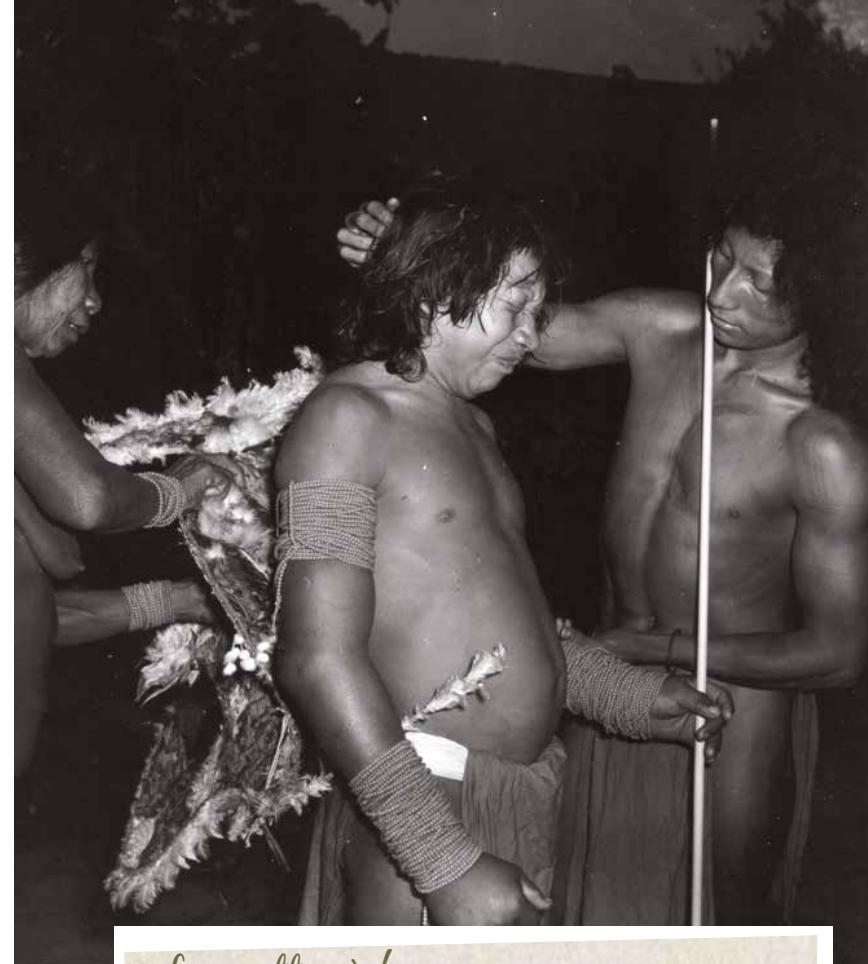
Les communautés wayana et apalaï du Haut-Maroni se sont engagées dans un projet de préservation de ce rituel, et à plus long terme de reconnaissance de ce patrimoine culturel à l'échelle internationale.



vent été décrite, mais pas forcément clairement explicitée. Les rites d'imposition chez les Teko et les Wayâpi sont peu spectaculaires. Il s'agit davantage de rites domestiques, comme le père de famille piquant avec des fourmis la jeune fille ayant ses premières règles. Par exemple, lorsque arrivent les premières menstrues d'une jeune fille teko, le père tresse une bande, nommé *tapia'i elupa*, avec des folioles de counana (*Astrocaryum paramaca*). Il y insère quelques fourmis par la tête et pique la jeune fille sur tout le corps pour « lui donner de la force ».

Mais de tous, c'est le rite wayana appelé maraké qui est le plus impressionnant bien que de moins en moins vivace sur le Haut-Maroni. Il fait d'ailleurs l'objet d'une demande d'inscription au patrimoine mondial immatériel de l'Unesco. Soulignons cependant que l'application des fourmis et des guêpes n'a lieu que lors

des derniers jours du maraké, ceux-ci constituant l'apothéose d'une série très complexe de rituels s'échelonnant sur plusieurs mois. Le nom correct en wayana pour cette fête est *eputop aptau*. De nombreuses vanneries sont confectionnées pour ce rite de passage, grande fête où les impétrants (*tepiem*), après avoir jeûné, se font piquer avec des treillis pleins de fourmis ou de guêpes. De l'adolescence à l'âge adulte, il y a normalement huit marakés successifs mais rares sont ceux qui en passent plus de quatre. Ce rituel concerne principalement les jeunes hommes et femmes ; les jeunes filles ayant leurs premières menstrues sont piquées par la même occasion, mais les marakés n'ayant lieu qu'irrégulièrement, les jeunes filles sont le plus souvent piquées lors de rites domestiques.



Les nattes à fourmis

Les treillis (kunana) utilisés par les hommes sont des vanneries zoomorphes ayant une place centrale dans le rituel. Ils représentent plus spécifiquement des entités fluviales surnaturelles nommées ipo en wayana. Il en existe de nombreuses formes en fonction du niveau et de l'âge de l'impétrant. Pour les jeunes filles, le kunana est simple, de forme rectangulaire décoré ou non de plumes. On tresse le treillis avec des folioles du palmier jawi, Bactris hirta, et des brins d'arouman, wama hile. Les bords sont consolidés par de l'arouman cousu avec un fil de coton. La partie centrale, où les insectes sont fichés, est carrée et également délimitée par un fil de coton. Le pourtour est décoré avec des duvets de différents oiseaux (aras, hocco, poules...) collés à l'aide de la résine du manil marécage (Symphonia globulifera).

Homme wayana recevant l'imposition de fourmis avec un grand *kunana* orné de plumes. (Photo de 1949, J.-M. Hurault)

Ce rituel, fortement décrié par les missionnaires protestants de la rive surinamienne qui ont été jusqu'à l'interdire, est de plus en plus rare même si des jeunes de Taluen et de Palasisi l'ont récemment organisé. Fait plus grave, le dernier ancien Kuliyanan qui connaissait en entier le *kalawu* (chants essentiels pour accompagner les cérémonies, voir page suivante) est décédé en 2002.



Ces modèles de *kunana* sans plumes et rectangulaires servent à piquer les jeunes filles. (Coll MCG)



Autres vanneries du maraké

Dans le rite du maraké, le maipuli est utilisé pour convoyer d'un village à l'autre la pâte de manioc et pour montrer sa dextérité de vannier. Il est tressé par les impétrants masculins. On y stockera la pâte de manioc qui servira à préparer le cachiri en grande quantité afin d'abreuver les impétrants et les convives.

Un éventail à feu (anapamii) est tressé par l'impétrant (tepiem) pour que son parrain (yekè) l'évente pendant qu'il danse.

La natte opoto est tressée par l'impétrant afin que le parrain qui l'assiste l'évente pendant qu'il danse. Cette natte sert aussi à poser la grande parure de plumes, appelée olok.

LES CHANTS KALAWU

Les chants kalawu constituent un élément essentiel du maraké wayana-apalaï. Ils racontent l'Histoire, la cosmogonie et les règles sociales de la communauté. Chantés dans la langue « des ancêtres » et détenus par seulement quelques anciens, ils sont en passe de disparaître. L'association amérindienne Kalipo a réalisé des captations vidéo et sonore des chants kalawu à titre conservatoire. L'association espère « que cela facilitera l'apprentissage de chants Kalawu par les futurs chanteurs, sans lesquels le maraké serait amené à disparaître ».

Tepiem se faisant aider pour mettre le maipuli plein de pâte de manioc. Il devra le transporter seul sur le lieu de la fête.



Les couronnes

Les aroumans servent également à tresser des vanneries portant des plumes pour les danses. Pour fixer les plumes entrant dans la confection des parures ou autres masques, deux grandes techniques d'assemblage existent, l'amarrage et le collage : soit les plumes sont directement fixées sur le corps en les collant à l'aide de résine, soit elles sont accrochées sur des bandes de coton tissées ou insérées sur des couronnes, des casques ou des cimiers tressés. Si pour les Amérindiens l'art de la plumasserie ne rentre pas strictement dans l'art de la vannerie, il n'en reste pas moins que ce sont bien souvent les mêmes artisans qui, en Guyane, excellent à tresser les vanneries et à confectionner les ouvrages en plumes.

La pièce la plus spectaculaire est sans conteste le cimier wayana nommé olok porté lors des épreuves du maraké. Les grandes plumes d'Ara rouge sont fixées sur un casque nommé olokapo. Celui-ci est tressé en arouman avec une partie ajourée et une autre en mailles serrées. Des couronnes pliées et tressées en palmier kuluwa sont aussi ajoutées à ce cimier. Il existe deux techniques pour tresser l'olokapo, wilipiman (comme la chenille wilipi) et temulitkem. Ce cimier, de plus d'1 m de hauteur et de plus d'1,50 m d'envergure (avec les plumes et les arceaux décorés de duvets d'oiseaux), est porté par les impétrants lors des danses. Il peut aussi être prolongé par un plastron dorsal (mikhapa) tressé en arouman et portant des motifs bicolores du côté interne ; du côté externe, il est couvert de plumes d'ara et de toucan fixées sur plusieurs couches avec des fils de coton. Cette vannerie plate est encadrée par des brins de liane ti wara cousus avec de la fibre de pite enduite de mani. Deux plumes pendent de chaque côté de ce rectangle tressé.

Les Wayana et les Wayâpi tressent également des couronnes radiales de plumes du nom d'hamele en wayana, et samele en wayâpi. Ces couronnes sont tressées en arouman Ischnosiphon centricifolius. C'est le seul usage recensé pour cette espèce d'arouman en Guyane. Cet ouvrage consiste en un double cercle de vannerie cousu avec du fil de coton enserrant une couronne de plumes superposées et de longueurs inégales de hocco, de ara et de coq. De longs pendants en coton torsadé sont fixés à cette vannerie.

Cette illustration tirée d'un ouvrage du début du XX^e siècle montre en haut la parure de plumes olok sous laquelle on devine le casque tressé en arouman ; en bas à gauche, la face ornée de plume du plastron dorsal et en bas à droite une parure de plume des Amérindiens tilio (Roth, 1924).



COMPOUND VERTICAL HATS FROM THE OYANA AND TRIO (Sec. 318)

- a, The Olok of the Oyana (GOE, Pl. III, fig. 1)
- b, The Walum of the Trio (GOE, Pl. II, fig. 11)
- c, The Harikete back ornament of the Oyana (GOE, Pl. II, fig. 9)

FOCUS SUR...

D'AUTRES PLANTES À TRESSER

Environ 70 % des vanneries de Guyane sont tressées avec les deux espèces principales d'aroumans, comme explicité dans cet ouvrage (*I. arouma* et *I. obliquus*). Mais ces plantes ne sont pas les seules utilisées pour tresser le corps des vanneries : des lianes et des palmiers sont également employés.



Katouri do en liane franche.

Les lianes

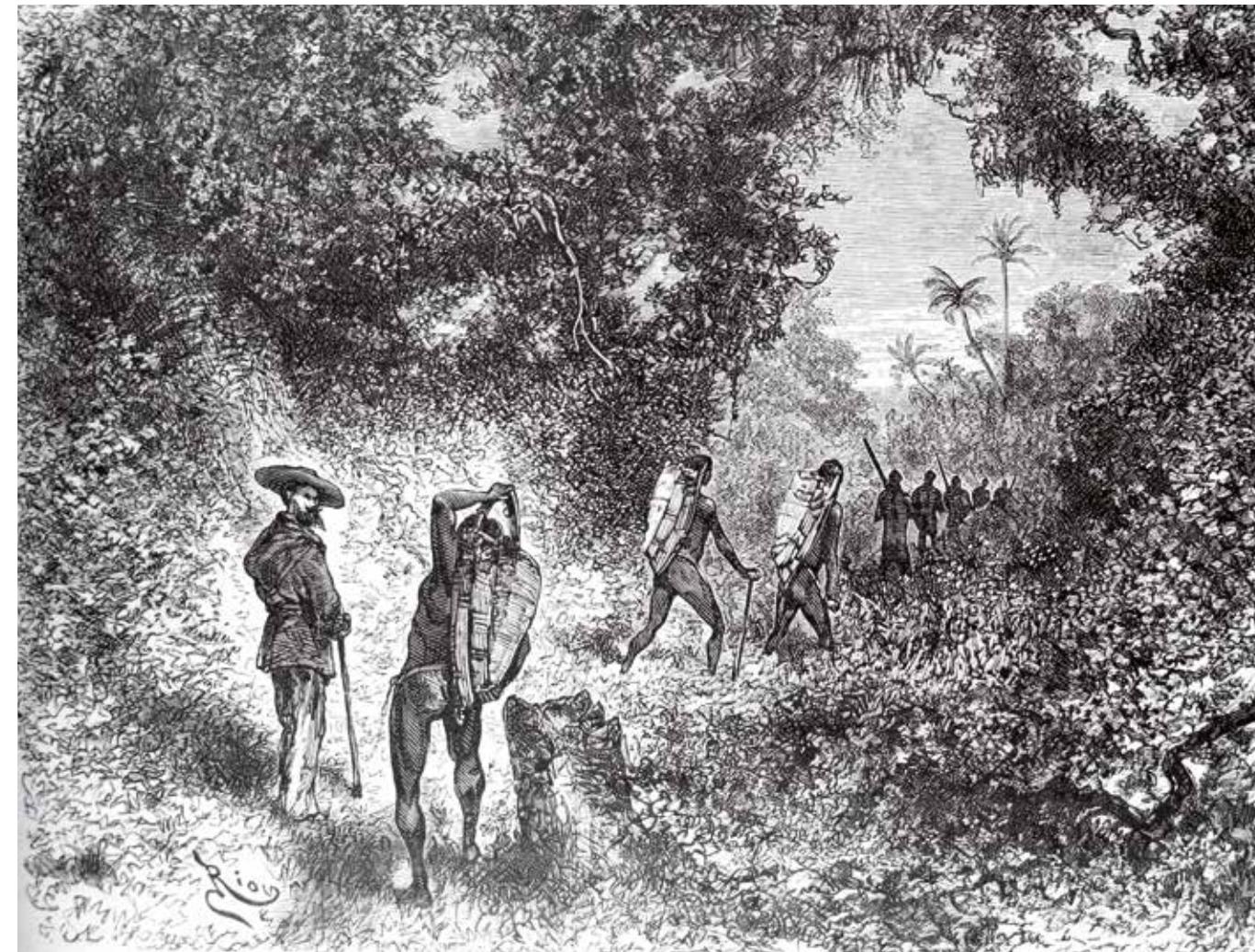
Deux espèces principales de lianes peuvent être utilisées, notamment pour tresser les fameux *katouri do* : la liane franche (*Heteropsis flexuosa*) et la liane *cipo* (*Thoracocarpus bissectus*).

Ces *katouri do*, largement adoptés par les Amérindiens du sud de la Guyane comme hotte agricole pour leur robustesse, ont été mis au point par les populations créoles ou noires marrones.

La véritable hotte des Amérindiens du Sud se confectionne, elle, en fibre de palmier (les Kali'na et Lokono du littoral tressaient une hotte fermée en arouman ou liane d'un tout autre style).

Le *katouri do* en liane n'a été adopté par les Amérindiens que depuis les années 1960. C'est un des rares emprunts de vannerie que les Amérindiens ont effectués auprès des populations noires marrones ou créoles.

Wayana portant katali timilikhem - Crevaux 1883





Woli woli kali'na.
(coll. MCG)



Corbeille arawak-lokono



Tapekwa iwalalamã'é wayäpi.
(coll. MCG)



Hotte de chasse temporaire



Tapekwa teyu, singe wayäpi

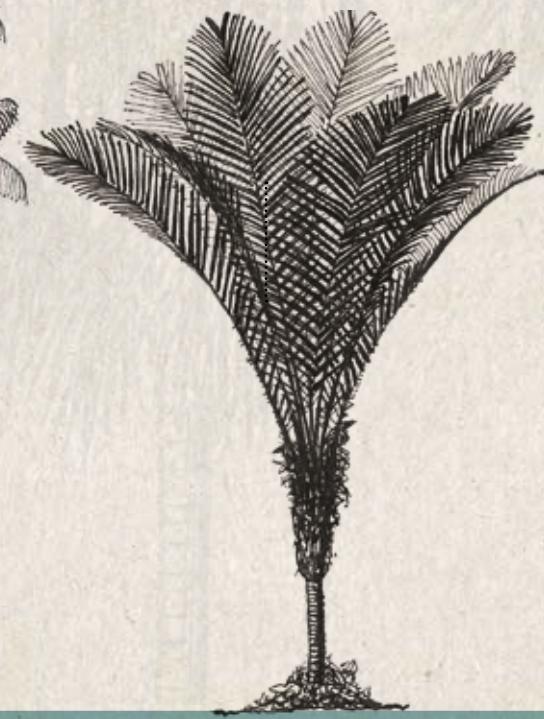
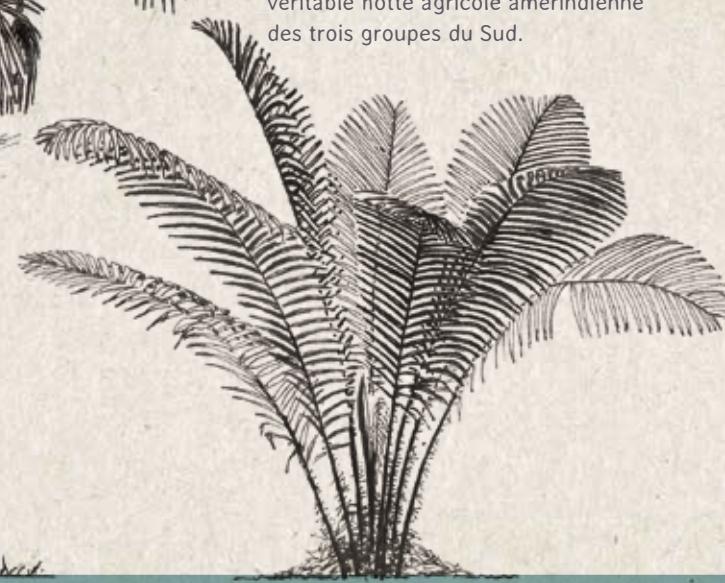


pino luã watula,
panier wayäpi. (coll. MCG)

les palmiers

Après les aroumans, ce sont les palmiers qui sont les plus utilisés pour tresser. Ainsi, les vanniers de Guyane connaissent 14 espèces de palmier pour confectionner des vanneries.

On notera l'awara, le palmier bâche, le wassai, le comou, le counana, le mourou mourou... Les jeunes pousses de ce dernier palmier servent à la confection des éventails à feu wayäpi et teko tandis que les pinnules de comou permettent de tresser les nattes à cassaves et la véritable hotte agricole amérindienne des trois groupes du Sud.



Natte opoto wayana.

Awara
Astrocaryum vulgare

Palmier bâche
Mauricia flexuosa

Counana
Astrocaryum paramaca

Wassai
Euterpe oleracea

Mourou mourou
Astrocaryum sciophilum

Comou
Oenocarpus bacaba



Les coffres et les plumes

Les coffres pour ranger les plumes des Wayana et des Wayâpi sont tressés avec les pinnules du palmier kuluwa (*Attalea spp.*). Les Wayana ne tressent qu'une forme de coffre en palme, contrairement aux Wayâpi qui en tressent trois. Les Wayana comme tous les peuples du groupe linguistique karib ont également tressé des coffres en arouman, pïlasi pakala, décorés de motifs bicolores. Certains anciens disent que le pakala en arouman est un emprunt aux Apalaï, peuple également de langue karib, qui vit avec les Wayana depuis plusieurs décennies. En tout cas, les voyageurs Crevaux et Coudreau ont collecté des pakala en arouman décorés de motifs wayana à la fin du XIX^e siècle. Il est aussi probable que certains coffres collectés par Coudreau chez les Wayana provenaient de trocs avec les Kali'na vivant sur le Bas-Maroni, qui étaient de grands experts dans la confection de coffres en vannerie.

Coffre wayana ouvert montrant les éléments, comme les grandes rectrices de ara rouge, du grand cimier olok.

Olok enë wayana. Coffre servant à conserver les parures de plumes cérémonielles du grand cimier olok. (coll. MCG)



Les coffrets masculins (iluwi kalilu) teko étaient confectionnés en double couche d'arouman insérant des feuilles de way comme chez les Kali'na. Ils étaient décorés de motifs (kadzivat). Les hommes y entreposaient leurs parures de danse et autres linges. Grébert, ayant voyagé chez ce peuple en 1930, témoigne qu'ils « fabriquent de très jolis pagara qu'ils utilisent comme valises lors de leurs déplacements ». Les Teko tressaient également des kalilu en feuille de palmier kuluwa. Aucune de ces deux formes n'est plus tressée aujourd'hui.



Walape, coffret plat wayâpi utilisé pour ranger les gorges de toucan et les petites plumes qui serviront à la confection des couronnes de danse. (coll. MCG)



Kalilu yasa, coffres wayâpi cousus servant à conserver les colliers et parures de plumes. (coll. MCG)



Kalilu yakalepile, panier à couvercle emboîtant. L'objet est fabriqué en folioles de kuluwa bouillies. Il sert à ranger des objets précieux. (coll. MCG)



Vanneries artisanales et réceptifs modernes en métal.

LA VANNERIE ET L'AROUMAN AUJOURD'HUI

Un usage domestique encore vivant

Même si l'activité de vannerie des Amérindiens du sud de la Guyane peut être considérée comme particulièrement vivante et active par rapport à celle du littoral, il n'en reste pas moins qu'elle connaît de nos jours d'importantes transformations. Divers phénomènes, plus ou moins récents, peuvent être considérés comme des facteurs venant perturber sensiblement une activité n'ayant pas connu de changements aussi radicaux depuis longtemps.

Cependant, avant d'évoquer ces facteurs perturbants, un constat s'impose. Les vanneries-outils liées à la transformation du manioc amer en

aliments continuent d'être activement tressées dans tous les villages tekos, wayanas ou wayâpis. Encore de nos jours, la majorité des hommes maîtrisent la confection de ces vanneries, à savoir : les différents tamis, la couleuvre à manioc, les hottes, les éventails à feu, ou encore les nattes à cassave. Toutefois, chez les Wayana et les Teko, il est constaté que de nombreux hommes de moins 40 ans ne savent plus tresser aucune de ces vanneries, contrairement aux Wayâpi chez qui la plupart des hommes, jeunes hommes mariés compris, possèdent encore ce savoir. On assiste à une plus forte spécialisation artisanale chez les Teko et

les Wayana avec des vanniers vendant ou troquant leur production à d'autres membres de leur village alors que, à de rares exceptions près, chaque foyer wayâpi abrite un homme capable de tresser ces objets.

Tous ces outils demeurent indispensables pour chaque foyer afin que la base alimentaire soit préparée par la femme. Le maintien de cette alimentation permet ainsi celui de l'utilisation des aroumans et des palmiers indispensables pour tresser les vanneries-outils, et par là, permet de ne pas interrompre la transmission des savoir-faire utiles à leur tissage.

Une évolution des usages

Les bouleversements contemporains induits par la monétarisation et la francisation de toutes les communautés de la région concourent à changer, pour partie, la pratique de la vannerie. Signe des temps modernes, des produits manufacturés en plastique ou en métal (bassines, cantines, valises, sacoches...) remplacent nombre d'ustensiles tressés. Divers facteurs économiques, techniques ou encore de « prestige » participent à ce changement. On peut considérer que le remplacement des corbeilles à manioc féminines et des coffres masculins par des bassines en plastique et des cantines en métal ou des valises concourent toujours, même s'ils ont changé d'apparence, aux mêmes facteurs de prestige. Cette réorientation des échelles de valeur a contribué à appauvrir les formes de vannerie utilisées dans la sphère domestique. A noter également que certaines ne sont plus tressées car les usages que sous-tendaient leurs emplois ont disparu. Ainsi, ce ne sont pas moins de 40% de toutes les vanneries connues qui ne sont plus utilisées domestiquement par les Amérindiens du sud de la Guyane.

Outre le remplacement des formes traditionnelles par de nouveaux ustensiles manufacturés, deux grands phénomènes perturbent profondément cette activité : la scolarisation et la commercialisation. La première entre en concurrence avec les modes d'apprentissage propres aux cultures amérindiennes. Les

jeunes, insérés dans le cursus scolaire obligatoire de la République française, avec des résidences éloignées des villages, ne sont plus à même de suivre ce long processus d'apprentissage qui s'opérait dans le cadre familial. Un apprentissage bien différent des pratiques occidentales, demandant du temps et de l'attention. Ainsi, le fil de la transmission des savoirs et savoir-faire propres à ces populations s'amenuise progressivement. La séduction de la modernité renforce également l'abandon progressif de la pratique de la vannerie chez les jeunes Amérindiens. Cependant, cet affaiblissement de l'apprentissage de la vannerie est variable suivant les populations.

Aujourd'hui, la commercialisation de la vannerie est un phénomène ambivalent : elle peut parfois générer une baisse de qualité des objets mais aussi induire l'apparition de nouvelles formes. Le commerce pourrait donc bien devenir un facteur permettant de maintenir et de revaloriser un artisanat mis à mal par les changements culturels des dernières décennies. En effet, une commercialisation d'une vannerie de qualité, promouvant les pièces les plus emblématiques de chaque communauté, constitue un bon moyen de favoriser le maintien de savoirs uniques, tout en permettant de réaffirmer l'importance et l'originalité culturelle de peuples trop souvent dénigrés.

LE RÔLE DES NOUVEAUX ACTEURS DANS LA TRANSMISSION DES SAVOIRS ET SAVOIR-FAIRE

Les populations amérindiennes du sud de la Guyane sont dans une période charnière. Les jeunes générations, scolarisées sur le littoral et éloignées de leurs familles pendant leur scolarité, perdent peu à peu leurs savoir-faire traditionnels et notamment ceux relatifs à la vannerie. Ainsi, certaines familles sollicitent un appui pour la mise en place d'ateliers de transmission afin que les adultes puissent apprendre aux jeunes et aux enfants les savoirs et savoir-faire nécessaires à la vie dans ces sites isolés.

Des ateliers de transmission sont par exemple mis en place dans le cadre scolaire et au sein des villages. Ces ateliers se déroulent dans les écoles, dans des carbets dédiés ou communautaires, lieux de rencontre et d'échange entre les villageois. Les jeunes adultes et enfants peuvent ainsi acquérir, auprès d'experts locaux, des savoirs sur les lieux de collecte des végétaux nécessaires à la vannerie et des savoir-faire sur les techniques de collecte et de façonnage de ces végétaux.

Le monde associatif, les collectivités locales, le Parc amazonien de Guyane, la Direction des affaires culturelles, et d'autres encore, sont mobilisés pour aider et renforcer cette transmission intergénérationnelle.



A l'école de Camopi, quatre artisans sont intervenus dans le cadre scolaire en classe de CM1 pour montrer les savoir-faire traditionnels autour du coton et accompagner les enfants dans l'apprentissage de gestes, des termes techniques de la cueillette au tissage ainsi qu'à la fabrication des outils nécessaires.



A droite :
musiciens-danseurs wayana
effectuant une danse sur la place des
Palmistes à Cayenne, à l'occasion de
la Journée des peuples autochtones.

RECONNAITRE ET SOUTENIR LES SAVOIR-FAIRE LOCAUX

Plusieurs acteurs dont le Parc amazonien de Guyane, (PAG), se sont engagés à apporter leur soutien à la reconnaissance et à la valorisation des savoir-faire locaux. Le soutien au développement de filières artisanales locales fait partie des axes de travail prioritaires pour la recherche d'une valorisation économique des savoir-faire du territoire.

La professionnalisation des acteurs de l'artisanat et la structuration de microfilières visent à accompagner le développement d'une économie locale adaptée et durable, en prenant en compte les modes de vie traditionnels, savoirs et savoir-faire des habitants. Cette approche est mise en œuvre dans le cadre de partenariats entre les artisans, les associations, les communes et des établissements publics comme le Parc amazonien de Guyane. Elles sont souvent très locales, à l'échelle des bassins de vie.

Les événements culturels tiennent une place importante dans la démarche de transmission, et permettent une visibilité des savoir-faire et aussi le marché des productions emblématiques des territoires.

LA VALORISATION ET LA COMMERCIALISATION DE L'ARTISANAT

La commercialisation de l'artisanat doit être prudente et réfléchie, et doit essentiellement aider les porteurs de savoir-faire. Elle doit contribuer au maintien d'une vannerie, et plus largement d'un artisanat, de qualité. Seule une démarche impliquant pleinement les artisans à l'organisation de leur filière, afin qu'ils soient les premiers bénéficiaires de ce commerce, permettra une valorisation efficace de l'artisanat du sud de la Guyane. C'est la démarche portée depuis quelques années par le milieu associatif et le Parc amazonien de Guyane.



Maison de l'artisanat et des produits naturels de Guyane. Association Gadepam.

Festival Busi Konde Sama

Tous les deux ans, l'association Lavi Danbwa organise le festival Busi Konde Sama, qui a pour objectif de valoriser l'artisanat et les musiques de Guyane en permettant l'expression d'une grande variété de groupes musicaux et des échanges entre ces groupes. L'événement est largement ouvert aux cultures amazoniennes et permet aux artisans du sud de la Guyane de se déplacer afin de montrer leur artisanat.

Journées des peuples autochtones

Annuellement, les représentants des communautés d'habitants des territoires du sud de la Guyane se regroupent lors des Journées des peuples autochtones organisées par la Région Guyane, qui constituent également des moments forts d'échanges sur les pratiques artisanales et de réflexion sur les filières.

Marché artisanal de Maripa-Soula

Organisé annuellement depuis 2009, le Marché artisanal de Maripa-Soula est aujourd'hui un événement majeur du Haut-Maroni, intégralement dédié aux artisans et à l'artisanat. L'événement intègre de plus en plus les usages liés aux objets, notamment en matière de gastronomie.



CONNAITRE LA RESSOURCE ACCOMPAGNER LES PRATIQUES

Compte tenu du patrimoine culturel dont il témoigne, mais aussi des ressources naturelles qu'il mobilise, l'artisanat constitue un important enjeu de conservation dans le sud de la Guyane. Mieux connaître les aroumans, leur biologie, leur croissance, les effets de leur utilisation s'impose donc, alors que très peu de données existent.

C'est ainsi que de 2009 à 2011, une étude sur la ressource en arouman a été réalisée (Parc amazonien de Guyane et Observatoire Hommes-Milieus Oyapock/CNRS-Guyane) afin d'anticiper un développement de la filière artisanale. L'étude a principalement porté sur la quantification et la cartographie des ressources en arouman et sur la pérennité de ces ressources au regard des besoins exprimés par les populations. Quelques résultats de cette étude pionnière sont présentés ici.

Anuapo Twenke,
agent du Parc amazonien de Guyane,
étiquettant les tiges.



LE SUIVI DE CROISSANCE DES AROUMANS

L'étude, conduite entre 2009 et 2011 avait pour objectifs de quantifier et cartographier les ressources en aroumans (*Ischnosiphon arouma* et *Ischnosiphon obliquus*) des territoires du Sud guyanais, puis d'évaluer leurs capacités de renouvellement dans différents contextes de pression de coupe. Ce travail a abouti à la formulation de recommandations pour la gestion de cette ressource et a permis de proposer des protocoles pour son suivi.



Fleur d'*Ischnosiphon obliquus*.

Bosquet d'*Ischnosiphon obliquus*.

LE RÔLE DU PARC AMAZONIEN DE GUYANE DANS CETTE ÉTUDE

Cette étude a été réalisée dans le cadre d'une convention de recherche entre le Parc amazonien de Guyane et l'Observatoire Hommes-Milieus Oyapock/CNRS. Le Parc national a financé l'intégralité des phases de terrain nécessaires à cette étude et a mis à disposition agents, techniciens et ingénieur de recherche afin de prendre en charge le suivi de cette étude, l'analyse statistique et la collaboration à l'écriture du rapport. Le CNRS, de son côté, a confié à un ingénieur de recherche l'encadrement, le suivi et la rédaction de ce travail.



Exemple de coupe d'arouman dans un bosquet.

10 PLACETTES DE 100 M² ONT ÉTÉ MISES EN PLACE.

5 SUR LE HAUT-MARONI

5 SUR LE HAUT-OYAPOCK.

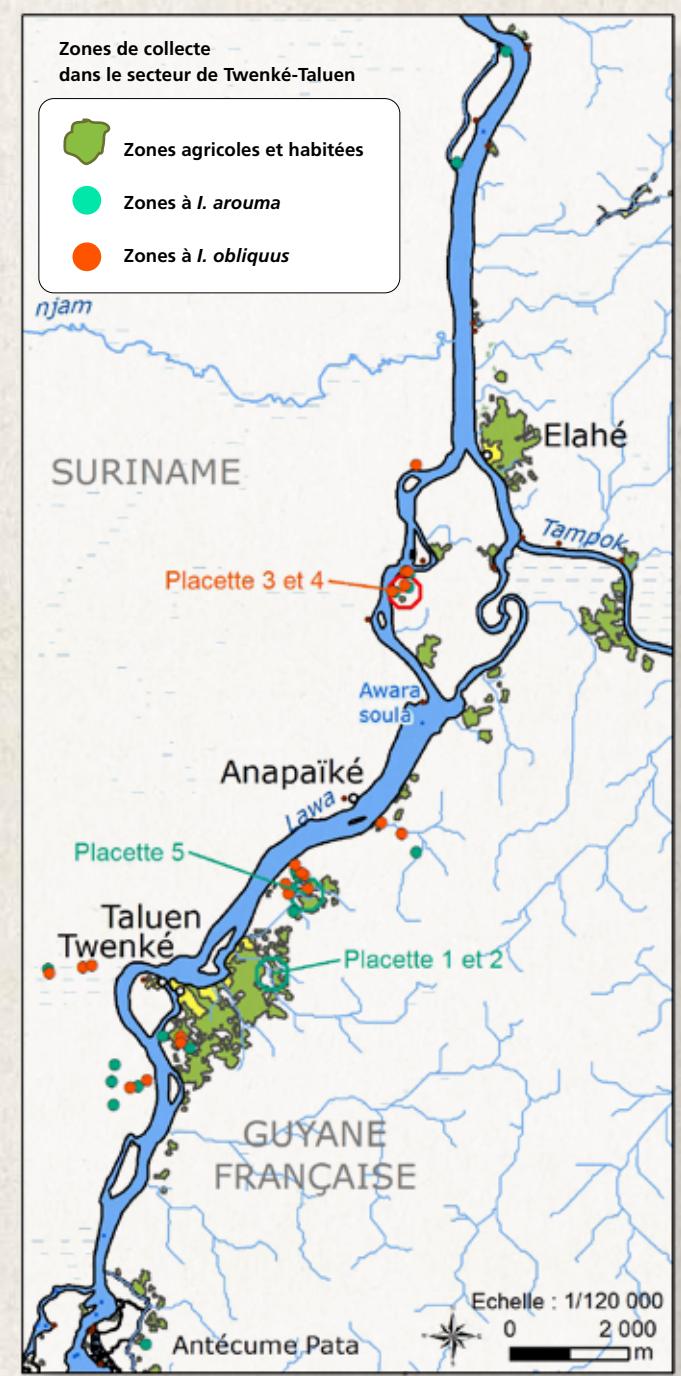
La mise en place de l'étude sur deux sites

Un protocole de suivi de croissance de l'arouman a été déployé sur deux sites d'études : à Taluen-Twenké sur le Haut-Maroni et à Trois-Sauts sur le Haut-Oyapock. Ce choix géographique repose sur la volonté de comparer deux bassins de vie connaissant des pratiques artisanales légèrement différentes. En effet, sur Taluen-Twenké, il existe une pratique de la commercialisation artisanale plus forte qu'à Trois-Sauts, ainsi qu'une pratique domestique en baisse. De plus, certains discours à Trois-Sauts, qui faisaient état d'une faible disponibilité en arouman, ont motivé le choix de ce site.

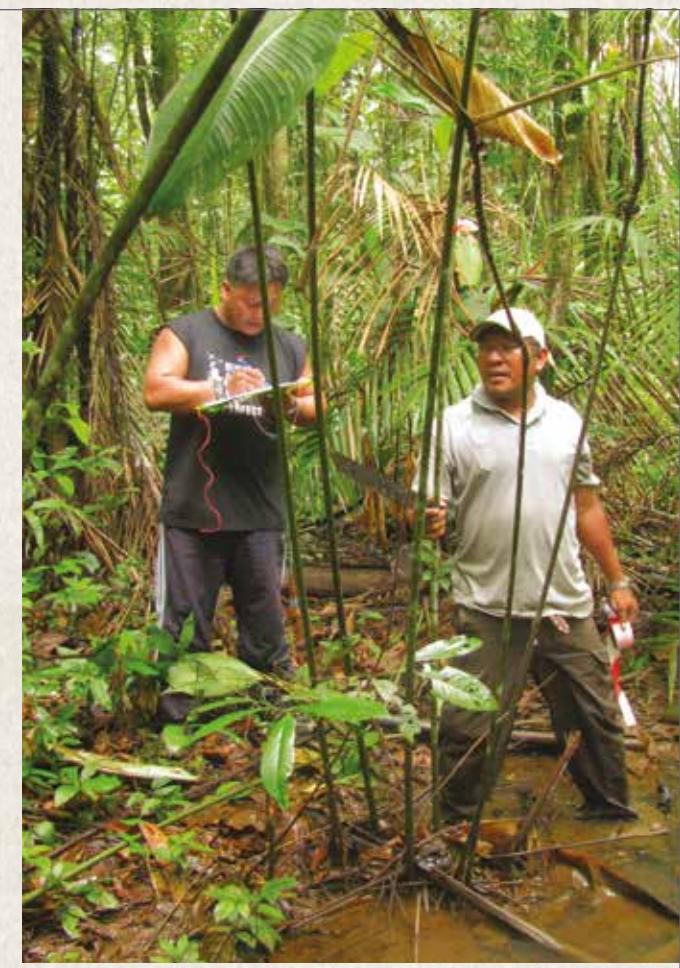
Pendant deux ans, les mesures mensuelles ont été assurées. Un total de dix placettes de 100 m² a été mis en place (cinq sur le Haut-Maroni et cinq sur le Haut-Oyapock) sur des sites où l'arouman est naturellement présent et prélevé par les habitants des villages environnant. Six placettes étaient dédiées à *Ischnosiphon obliquus* et quatre à *Ischnosiphon arouma*. La disparité du nombre de placettes entre les deux espèces étudiées s'explique par la moindre abondance de la dernière espèce. En effet *I. arouma* connaît une répartition plus éparse et une plus faible abondance alors qu'*I. obliquus* est présent de manière beaucoup plus concentrée dans certaines zones comme les bas-fonds humides et pinotières.

Luc Lassouka, agent du Parc amazonien de Guyane, note l'emplacement de la parcelle d'arouman.

Agents du Parc amazonien de Guyane étiquettant les tiges et effectuant leur suivi.



Source : Tiré de J. Benabou (2009), PAG-OHM Oyapock (CNRS) et communauté d'habitants de Twenké-Taluen.

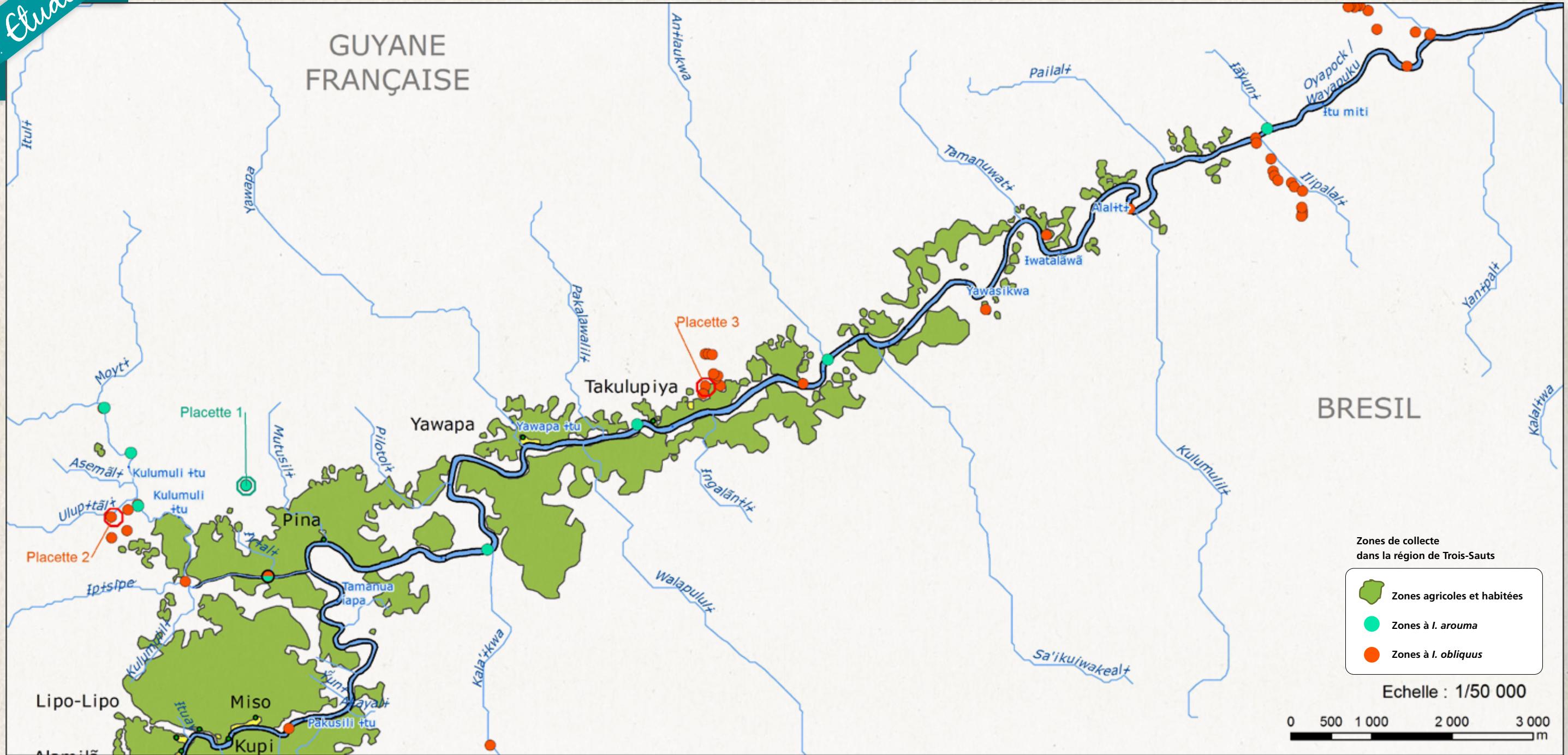


Aussi, afin de prendre en compte l'écologie spécifique de chacune de ces deux espèces, les placettes visant à étudier *I. obliquus* mesuraient 10 x 10 m contre 25 x 4 m pour *I. arouma*. La différence de forme de la placette a été rendue nécessaire afin de couvrir un nombre représentatif de bouquets d'*I. arouma*, dont la pousse est beaucoup plus éparse qu'*I. obliquus* qui lui peut former des zones quasi-monospécifiques.

PENDANT DEUX ANS, LES MESURES MENSUELLES ONT ÉTÉ ASSURÉES PAR LES AGENTS DU PARC NATIONAL.

GUYANE FRANÇAISE

BRESIL



Zones de collecte dans la région de Trois-Sauts

- Zones agricoles et habitées
- Zones à *I. arouma*
- Zones à *I. obliquus*

Echelle : 1/50 000



LES RÉSULTATS ISSUES DE L'ÉTUDE

Les principales conclusions de l'étude sur l'écologie de ces deux espèces d'arouman sont les suivantes :

- 43 zones de collecte d'*I. arouma* ont été répertoriées, et 70 de *I. obliquus*, soit un total de 113 zones de collecte, soit un territoire utile considérable ;
- *I. arouma* aurait une capacité plus faible qu'*I. obliquus* à soutenir une exploitation importante ;
- Des taux d'exploitation "moyens" auraient tendance à stimuler la production de tiges matures ;
- 21% en moyenne des zones de collecte se situent en territoire brésilien ou surinamais. Il existe un seuil critique d'exploitation, qui se situerait entre 25% et 33% des tiges matures pour les deux espèces étudiées.

Discussion

Outre la complexité du protocole à mettre en œuvre, pour quantifier le potentiel productif d'une placette type, il ne correspondait pas au mode d'exploitation employé par les populations amérindiennes (vision itinérante et opportuniste suivant une logique de pluriactivités...).

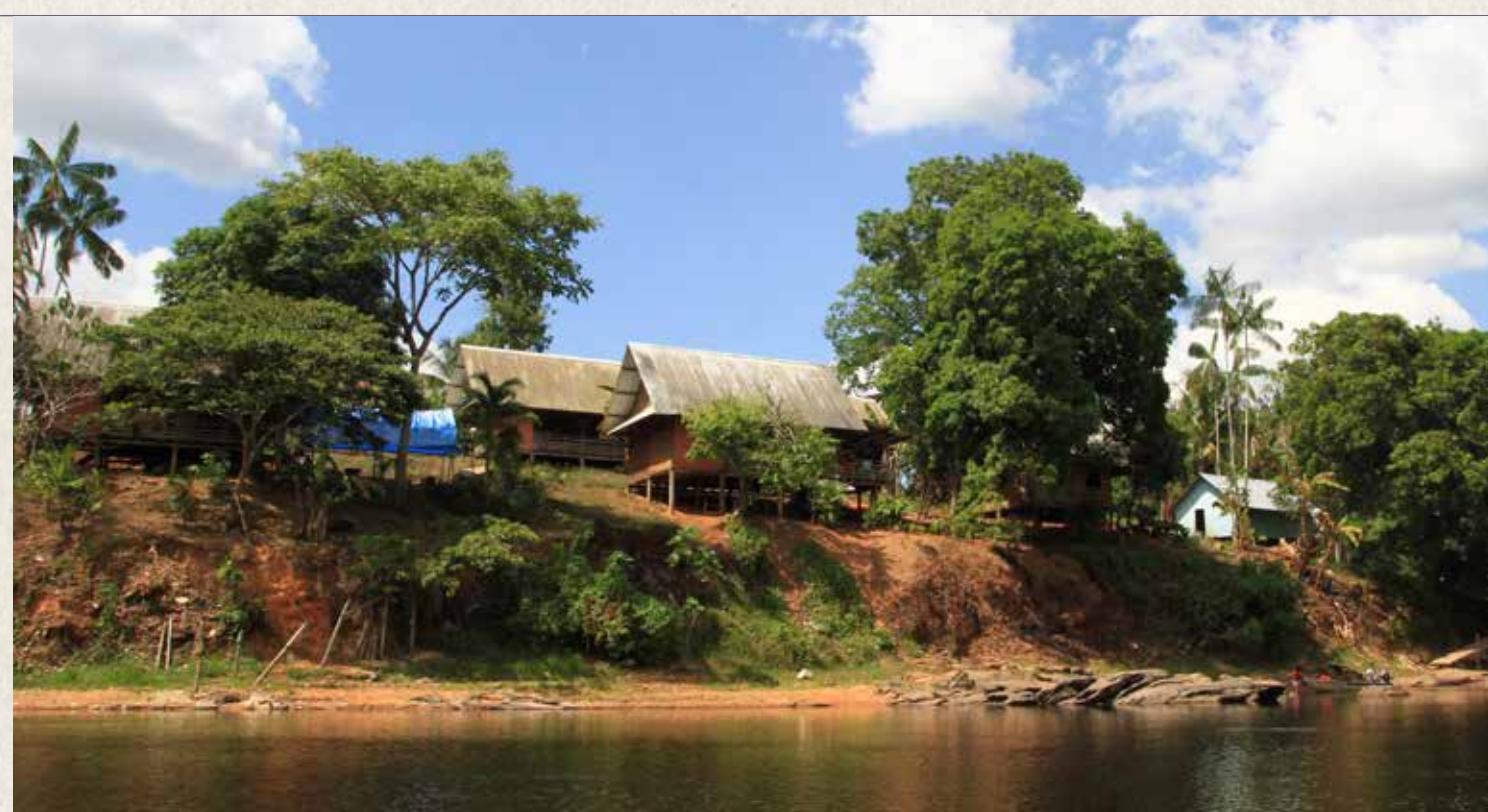
*Il semble intéressant de confronter les résultats à la littérature existante sur ces deux espèces de marantacées. Ainsi, les données biologiques mises à jour par cette étude corroborent les rares études ayant trait à ces deux espèces d'*Ischnosiphon*. En effet, nous constatons que dans une étude menée au Brésil sur le haut Rio Negro il a été montré, qu'en moyenne, un bouquet d'*I. arouma* est composé de 8 tiges et celui d'*I. obliquus* de 12 tiges. En Guyane, les chiffres montrent qu'en moyenne un bouquet d'*I. arouma*, comporte 8 tiges et *I. obliquus* 13 tiges, toutes placettes confondues.*

D'autre part, au dire des artisans, une récolte intensive peut compromettre la régénération de la plante, ce qui est confirmé à la fois par les observations des chercheurs brésiliens et par l'étude réalisée en Guyane. Ainsi, il est montré qu'une récolte de 25 à 33 % des tiges matures poussant sur un même rhizome permettrait la régénération de l'individu, assurant ainsi une exploita-

tion durable de la plante. Par contre, une récolte de plus de la moitié des tiges matures compromet la régénération de l'individu.

*Il a été également montré qu'il existe une variabilité dans la repousse des tiges après coupe entre *I. arouma* et *I. obliquus*. Plus de la moitié des tiges matures sont remplacées chez cette dernière espèce alors que pour *I. arouma*, c'est moins de la moitié. Les artisans sont pleinement conscients de cette différence entre ces deux espèces en considérant que *I. arouma* est plus fragile qu'*I. obliquus* car « il faut faire attention quand on prélève ulupitã, sinon il risque de ne pas repousser », disent les Wayãpi.*

*De la même manière, le brûlis est une pratique considérée comme stimulant la repousse d'un peuplement d'*I. obliquus*. Par exemple, les Palikur de Tonate-Macouria sur le littoral, grands consommateurs d'arouman pour leurs vanneries commerciales, brûlent les peuplements d'arouman quand ils considèrent qu'ils ne sont plus assez productifs. Un incendie accidentel ayant eu lieu sur deux placettes de l'étude sur le Haut-Maroni semble bien avoir stimulé la croissance, même s'il est difficile de statuer définitivement. Le protocole n'était pas conçu pour étudier ce phénomène.*



Rive du village Zidok près de Trois-Sauts.

LES AROUMANS ET LA TERRITORIALITÉ CHEZ LES AMÉRINDIENS DU SUD DE LA GUYANE

Grâce à l'étude menée entre 2009 et 2011 dans le parc national, il a été montré qu'il existe une forte corrélation entre groupe de parenté des habitants, terroir agricole et zones à arouman. Pour tous les villages considérés dans l'étude et pour les trois peuples amérindiens qui y vivent (Wayana, Wayãpi et Teko), la parenté et l'implantation villageoise conditionnent largement l'endroit où les vanniers vont collecter leurs aroumans.

Ainsi, les Teko de la rivière Camopi collectent majoritairement leurs aroumans près de leur village. Les Wayana de Taluen-Twenke privilégient quant à eux leurs zones à abattis et les anciens villages, tandis que les Wayãpi de Trois-Sauts et des villages du Moyen-Oyapock fréquentent des zones correspondant plus ou moins à leurs zones d'abattis, mais moins systématiquement.

Il existe une dizaine de zones remarquables par leur abondance en aroumans (principalement *I. obliquus* et plus rarement *I. arouma*) qui sont très prisées de nombreux vanniers. Ceux-ci se rendent souvent dans ces zones de prédilection où ils sont sûrs de trouver des tiges matures. Ces zones sont, de fait, moins inféodées à certains villages ou groupes de parenté d'habitants.

LES TEKOS DE LA RIVIÈRE CAMOPI COLLECTENT LEURS AROUMANS PRÈS DE LEUR VILLAGE.

LES WAYANA DE TALUEN-TWENKE PRIVILÉGIENT LEURS ZONES À ABATTIS TOUT COMME LES WAYAMPI DE TROIS-SAUTS.

***I. AROUMA* AURAIT UNE CAPACITÉ PLUS FAIBLE QU'*I. OBLIQUUS* À SOUTENIR UNE EXPLOITATION IMPORTANTE.**

Ainsi, d'un point de vue strictement technique, une exploitation « raisonnée » consisterait à suivre le nombre de tiges matures par rapport au nombre total de tiges et d'appliquer un taux de collecte calculé sur les capacités théoriques de production de chaque placette, capacités qu'il reste à définir et à mettre en relation avec les besoins des artisans.



Collecte d'arouman par Renaud Saki, un habitant de Camopi.

LES VILLAGES ET GROUPES DE PARENTÉS ÉLARGIS POSSÈDENT L'USUFRUIT SUR DES PORTIONS CONNUES DU TERRITOIRE.

Une appropriation territoriale

Globalement, l'appropriation territoriale des sites à aroumans est forte. Ils sont tous nommés en référence à des toponymes précis, partagés et connus de toute la communauté. Les villages et groupes de parenté élargis possèdent l'usufruit sur des portions connues du territoire, une reconnaissance tacite de ces zones est acceptée par tous les membres

de la communauté. Par exemple, la famille Twenké est dépositaire de la zone de ses anciens abattis ; le village Roger, du Haut-Oyapock, possède l'usufruit de la zone en amont de Trois-Sauts et les Teko de la Camopi sont les utilisateurs privilégiés des bords de cette rivière. Mais il est important de modérer cet état de fait car le droit d'usufruit n'est pas

aussi strict même s'il est préférable d'avoir l'aval du groupe de parenté reconnu comme ayant le privilège de ces zones. Et n'oublions pas que les stratégies d'alliance sont toujours très actives dans ces communautés : le chef de famille peut être relativement tolérant si certains vanniers plutôt que d'autres prélèvent dans « leur zone ».

Des contraintes frontalières

Toutes ces communautés vivent sur des zones frontalières. Par conséquent, leur territoire de collecte ne se restreint pas à la rive française. Ils vont donc prélever leurs ressources sur les rives brésiliennes ou surinamaises. Au total, 20 zones de collecte d'aroumans ont été comptabilisées en territoire brésilien soit 21 % des zones recensées. Elles sont plus nombreuses sur le Haut-Oyapock (18, soit 30% des zones du Haut-Oyapock). On mesure ainsi l'importance de la rive brésilienne pour cette pratique de cueillette. Or celle-ci peut être source

de conflits avec les autorités brésiliennes. Côté Suriname, la présence de contrôle est plus faible. Par ailleurs, en face de Camopi, est implanté le Parc national des Montagnes des Tumucumaque (PNMTH). Or, il est théoriquement interdit d'effectuer tout prélèvement à l'intérieur de ses limites. Par conséquent, la police militaire interdit dorénavant aux Amérindiens français de l'Oyapock de chasser, pêcher, collecter et ouvrir des abattis sur la rive brésilienne. De fait, ils ne se retrouvent plus qu'avec la moitié de leur territoire ancestral.

Ce contrôle est d'autant plus incompréhensible pour les habitants de Camopi que vivent, de manière illégale, près de 500 *garimpeiros* dans le village clandestin d'Ilha Bela et près de 200 commerçants et trafiquants dans le village de Vila Brasil. Ce dernier village a été sorti récemment du PNMTH et est en train de devenir un district légal du *município* d'Oiapoque. Ainsi, il existe actuellement une véritable contrainte territoriale pour les Wayãpi du Moyen-Oyapock.

21% EN MOYENNE DES ZONES DE COLLECTE SE SITUENT EN TERRITOIRE BRÉSILIEN OU SURINAMAIS.

L'importance des Zones de droits d'usage collectifs

Sur les rives françaises, les zones de collecte des aroumans sont largement réparties dans les Zones de droits d'usage collectifs (ZDUC) dont les membres des communautés ont la gestion et l'usage exclusif. Les zones à aroumans correspondent aux zones d'agriculture, de cueillette et de chasse. En effet, chez les Amérindiens, ces activités sont toutes imbriquées. Aussi, la collecte des aroumans participe de l'usage et de la gestion de leur terre ancestrale largement incluse dans les ZDUC.

Il a été remarqué une nette inégalité de disponibilité entre les deux espèces d'arouman étudiées et une nette disparité de leur répartition. Ainsi, 43 zones d'*I. arouma* ont été répertoriées contre 70 zones à *I. obliquus*. Ce sont donc au total 113 zones de collecte qui ont été recensées. Ce

chiffre considérable montre bien l'importance du maintien d'un territoire vaste pour gérer durablement cette ressource et la maintenir en quantité suffisante pour satisfaire les besoins domestiques (qui représentent environ 90 % des usages de vanneries produites dans le sud de la Guyane). La part des vanneries commerciales est relativement faible même si elle est en augmentation.

Toutes ces zones sont réparties sur l'ensemble du territoire exploité par ces différentes communautés. La préservation de droits d'usufruit sur leur territoire ancestral est donc primordiale, à la fois pour permettre la gestion de la ressource en répartissant la pression de collecte sur une surface plus grande, mais également pour accéder à suffisamment de tiges

d'arouman pour couvrir les besoins domestiques. Cet accès est d'autant plus important que l'on assiste à une croissance démographique sans précédent (population multipliée par 6 en soixante ans) et que, côté Oyapock, la moitié du territoire des Wayãpis n'est théoriquement plus accessible du fait des mesures de protection que le voisin brésilien tente d'imposer. Du côté français, le maintien des ZDUC permettrait de garantir un droit de collecte sur une grande partie de leur territoire de vie. Enfin, il est important de préciser que le maintien de cette pratique artisanale permet plus globalement le maintien de langues, de savoir-faire et plus largement de cultures amazoniennes uniques et menacées.

AU TOTAL, 113 ZONES DE COLLECTE ONT ÉTÉ RECENSÉES DANS LES ZONES DE DROITS D'USAGE COLLECTIFS.

> 43 ZONES D'I. AROUMA > 70 ZONES D'I. OBLIQUUS

PERSPECTIVES ET AVENIR...

Ce premier ouvrage de la collection *Guianensis* du Parc amazonien de Guyane a proposé la découverte d'une ressource, les aroumans, et d'usages, la vannerie, au cœur des cultures amérindiennes du sud de la Guyane.

Liant patrimoines culturels, matériels et immatériels, écologie et botanique, mais aussi techniques d'exploitation, l'approche proposée par les auteurs de ce livre s'est voulue intégratrice et globale. Certains des résultats scientifiques présentés dans les pages précédentes ouvrent des pistes, souvent à l'unisson avec les savoirs locaux : gestion de territoires, modalités de renforcement de zones de collecte, taux d'exploitation durable, approche différente par espèce, sont des notions partagées par les utilisateurs de la ressource en arouman.

Au regard de la croissance démographique des communautés amérindiennes locales, et ce dans un contexte de bassin de vie transfrontalier, l'étude menée montre bien l'importance de maintenir l'accessibilité à un vaste territoire préservé pour disposer de ressources en suffi-

sance pour les besoins de la collecte. Mais c'est aussi une perspective exploratoire, à travers de nouvelles pistes de travail complémentaire, qui se dessine pour le sud de la Guyane. En effet, en fonction des différents besoins des populations, la durabilité de l'exploitation des ressources et leur disponibilité selon les espèces doivent tout particulièrement être abordées en tenant compte de l'émergence d'un usage relativement récent : la commercialisation d'objets artisanaux. Cet usage pourrait être le support d'une forme de développement local basé sur la valorisation des patrimoines et savoir-faire des vanniers. Bien entendu, ceci va nécessiter une description plus précise de cette filière artisanale en devenir et, parallèlement, de se questionner sur l'espèce d'arouman à cibler pour un usage visant la vente d'objets commerciaux. Devra-t-on privilégier l'exploitation d'une espèce en raison de sa plus grande résistance à la pression de coupe, ou la qualité et la valeur de l'ouvrage à commercialiser devront-elles primer en permettant l'exploitation d'une espèce plus fragile ?

Le commerce de la vannerie en arouman à forte valeur ajoutée tel que

les *panakali/mbatutu*, les *kayali timilikhem wayana* et les *matula* est fortement souhaitable, mais il restera impératif que l'accompagnement du développement d'une filière commerciale de vannerie n'oblitére pas son usage à destination domestique.

Il y a là de beaux enjeux et défis en perspective pour ce territoire du sud de la Guyane, ses acteurs et partenaires, dont le Parc national, au travers de programmes participatifs menés avec et au service des communautés locales. Cette approche doit apporter une plus-value, tant sur le plan de l'amélioration des connaissances et de la gestion des ressources que sur celui du développement local adapté et durable.

BIBLIOGRAPHIE

- 01.** Andersson L., 1977. *The genus Ischnosiphon (Marantaceae)*. Opera botanica 43 : 1-114.
- 02.** Benabou J., 2009. *Exploitation d'un produit forestier non ligneux : aspects (ethno)écologique et socio-économique de la collecte d'arouman (Ischnosiphon arouma et I. obliquus), Etude de cas au village wayana de Talwen-Twenke (Guyane française)*, Mémoire de Master 2, MNHN, Paris, 85 p.
- 03.** Chapuis J. et H. Rivière, 2003. *Wayana eitoponpê: (une) histoire (orale) des indiens Wayana*. Guyane, Ibis Rouge.
- 04.** Couchili T., D. Maurel et E. Navet, 1994. *Contes des Indiens Emerillon*. Maripasoula, Conseil International de la Langue Française.
- 05.** Coudreau H., 1893. *Chez nos Indiens : Quatre années dans la Guyane Française*, 1887-1891. Paris, Hachette.
- 06.** Davy D., 2007. *Vannerie et Vanniers : approche ethnologique d'une activité artisanale*, Thèse de Doctorat, Université d'Orléans, 526 p.
- 07.** Davy D., 2010. *L'art de la vannerie du bas Oyapock : un patrimoine partagé / A cesteria do baixo Oiapoque : Patrimônio comum*, édition bilingue, Oyana/PNRG édition, Cayenne, 20 p.
- 08.** Davy D., 2011, *De l'Anaconda à l'Urubu : mythe et symbolisme animal chez les Amérindiens de l'Oyapock*, Ibis Rouge Editions, Matoury, 48 p.
- 09.** Davy D., 2013, *Vanneries amérindiennes de Guyane : des usages et des symboles*, Une Saison en Guyane, n°10, Cayenne, pp. 32-38.
- 10.** Davy D., 2014. *Amerindian objects and ornamentation from the Guiana shield / Objets et ornements chez les Amérindiens du Plateau des Guyanes* in Jean-Louis M.-P., Van Putten L. & Hussak Van Velthem L. (Eds), *Linked heritage, an exhibition from the Amazonian Museum Network*, Musée des Cultures Guyanaises, Cayenne, pp. 72-83.
- 11.** Davy D., Surugue N., Benabou J., et LeNoc M., 2012, *Connaissance des ressources en aroumans (Ischnosiphon arouma et I. obliquus, Marantacées) sur le territoire du Parc Amazonien de Guyane, rapport d'étude dans le cadre d'une convention de recherche entre l'OHM et le PAG, Cayenne, 104 p.*
- 12.** Davy D., Tritsch I. et Grenand P., 2012. *Construction et restructuration territoriale chez les Wayäpi et Teko de la commune de Camopi, Guyane française*. Confins, n°16. URL: <http://confins.revues.org/7964> ; DOI : 10.4000/confins.796
- 13.** De Goeje C. H., 1941. *De Oayana Indianen*. Bijdragen tot de Taal, Land en Volkenkunde van Nederland Indië 100: 48, traduction française, Paris, Institut Géographique National.
- 14.** Fleury M., Davy D. et Grenand P., 2014. *Des palmiers et des Hommes* in de Granville J.- J. et Gayot M. (Eds), *Guide des palmiers de Guyane*, ONF, Guyane, pp. 50-81.
- 15.** Grébert R., 2001. *Regard sur les Amérindiens de Guyane française et du territoire de l'Inini en 1930*. Cayenne, Ibis Rouge.
- 16.** Grenand F., 1989. *Dictionnaire wayäpi-français*. Paris, Peeters SELAF. 538 p.
- 17.** Grenand F., 1982. *Et l'Homme devint Jaguar : univers imaginaire et quotidien des indiens wayäpi de Guyane*. Paris, L'Harmattan.
- 18.** Grenand P., 1980. *Introduction à l'étude de l'univers Wayäpi : ethnoécologie des indiens du Haut-Oyapock (Guyane-française)*. Paris, SELAF. 332 p.
- 19.** Grenand P., 1982. *Ainsi parlait nos ancêtres. Essai d'ethnohistoire wayäpi*. Paris, Editions ORSTOM.
- 20.** Hurault J. M., 1965. *La vie matérielle des noir réfugiés Boni et des indiens Wayana du haut-Maroni (Guyane française) – agriculture économie et habitat*. Paris : ORSTOM. 192 p.
- 21.** Hurault J.-M., 1968. *Les Indiens wayana de la Guyane française, structure sociale et coutume familiale*. Paris, ORSTOM.
- 22.** Koelewijn C. et P. Rivière, 1987. *Oral literature of the Trio indians of Surinam*, Foris publications.
- 23.** Mesquita R., F. Souza G. Shepard et A. Lopes, 2003. *Ecologia, Manejo e Sustentabilidade da extração das fibras do Arumã (Ischnosiphon spp.) entre os Baniwa do Alto Rio Negro*. Congresso de Ecologia do Brasil, Fortaleza.
- 24.** Ribeiro B. G., 1985. *A arte do trançado dos índios do Brasil: um estudo taxonômico*. Belem, Rio de Janeiro, Museu Paraense E. Goeldi, Funarte.
- 25.** Ribeiro B. G., 1986. *A arte de trançar : Dois macroestilos, dois modos de vida*. Suma etnologica brasileira : Tecnologia indigena. D. Ribeiro, Petropolis, Vozes, Il: 282-3
- 26.** Shepard G. H., M. N. F. d. Silva A. F. Brazão et P. van der Veld, 2004. *Arte Baniwa : Sustentabilidade socioambiental de arumã no Alto Rio Negro. Terras indígenas e unidades de conservação da natureza : O desafio das sobreposições*. F. Ricardo, São Paulo, Instituto Socioambiental : 129-143.
- 27.** Silva A. L. d., 2004. *No rastro da roça : ecologia, extrativismo e manejo de arumãs (Ischnosiphon spp., Marantaceae) nas capoeiras dos índios Baniwa do rio Içana, Alto Rio Negro*. Manaus, Universidade Federal Do Amazonas, Mestrado, 131 p.
- 28.** Van Velthem L. H., 1998. *A pele de Tuluperê: uma etnografia dos trançados wayana*. Belém, Museu Goeldi.
- 29.** Van Velthem L. H., 2003. *O belo é a fera, a estética da produção e da predação entre os Wayana*. Lisboa, Assirio et Alvim.
- 30.** Roth, W. E., 1924. *An introductory study of the arts, crafts and customs of the Guiana Indians*. 38th annual report of the bureau of American ethnology, Washington, Smithsonian.

Retrouvez toutes nos parutions sur le site internet : www.parc-amazonien-guyane.fr

Achévé d'imprimé en novembre 2015
par Bialec
ISBN : 978-2-9554776-0-1



REMERCIEMENTS

“Je remercie l’ensemble des savants amérindiens qui ont accepté de partager leurs savoirs et m’ont permis de participer à la transmission et la diffusion de leurs connaissances.

Sont remerciés tout particulièrement, Joachim Panapuy, Arthur Monnerville †, Joseph Chanel, André Suitman, Jean Monpera, Roger Civette, Yalali Panapuy, Jean-Baptiste Breteau, Saki Renaud, André Zidok, Paul Zidok, Paul Lassouka †, Raymond Yapok †, Jacky Pawey, Hubert Walaku, Jocelyn Kawilili, Moysini, Thomas Palasisi, Laurent Pilauku, Alamitso, Tasikate Alupki, Anakalemi Tempuwale, Makuwe, Yamo, Barbo, Siksili, Alatalipo, Mimisiku, Soko Alupki, Tuti Apina, Ilipi, Mataliwa Kuliyanan, Sikina Sonopi, Keisu, Aiku Alemen, Panapasi, Kuliempé †, Kutaka †, Tapinkili Anaïman, Bertrand Alouman, Georges Yapock †, Max et André Wilapile, Robert Yawalou, André Yawalou, Ferdinand Kuyuli, Olympe Samani. Je remercie également toutes les familles qui m’offrent un accueil toujours aussi chaleureux lors de chacune de mes missions.

Le Parc amazonien de Guyane, en finançant et soutenant depuis le début ce travail, a rendu possible le présent ouvrage, qu’il en soit ici remercié. Et notamment ses agents : Jammes Panapuy, Jean-Michel Miso, Luc Lassouka, Yves Kuyuli, Jérémy Mata, Kupi Aloike, Pierre Alounawale, Lanaki Cognat, Twenoeman Tetalekai, Anuapo Twenke, Claude Yapata, Aïmawale Opoya, Cécile Guitet, Nicolas Surugue, Maïlys Lenoc, Marion Trannoy, Benoît Jean, Pierre Joubert, Pauline Perbet, Géraldine Jaffrelot, Guillaume Longin, Guillaume Feuillet, Bertrand Goguillon et Raphaëlle Rinaldo.

Un merci particulier à Pierre et Françoise Grenand qui m’ont permis de connaître l’Oyapock et la Guyane...

Aux différentes personnes qui m’ont gracieusement permis d’utiliser leurs photographies.

Et un merci au Musée des cultures guyanaises pour l’accès aux collections”.

Damien Davy

AROUMANS

RESSOURCE ET USAGES DES AMÉRINDIENS DU SUD DE LA GUYANE



En Guyane française, et plus largement dans le nord du bassin amazonien et du plateau des Guyanes, les peuples amérindiens maîtrisent la transformation des aroumans. Ces plantes, qui correspondent à différentes espèces herbacées du genre *Ischnosiphon* (famille des *Maranthaceae*), sont récoltées en forêt et leurs tiges sont fendues et tressées. Elles constituent la ressource essentielle pour la confection de la majorité des vanneries teko, wayana et wayäpi. Le présent ouvrage, abondamment illustré, présente pour la première fois au grand public l'usage de ces plantes emblématiques, leur description botanique et écologique, ainsi que les techniques amérindiennes pour leur utilisation. Une large place est également consacrée au rôle central des aroumans et de la vannerie dans les mythologies et les cultures du sud de la Guyane. L'ouvrage souligne de plus l'importance cruciale des aroumans pour la confection des outils de transformation du manioc amer en aliments. L'utilisation pour la vannerie d'autres matériaux complémentaires, comme certaines lianes ou la fibre de certains palmiers, est également illustrée. Enfin, l'ouvrage présente les principaux résultats d'une étude collaborative conduite par le Parc amazonien de Guyane et le CNRS sur l'écologie et la productivité de ces plantes des forêts guyanaises.

En partenariat avec :



12€
ISBN 978-2-9554776-0-1



9 782955 477601